# DE QUELQUES MORS DE CHEVAL ITALIQUES ET DE L'ÉPÉE DE RONZANO EN BRONZE PAR J. GOZZADINI

Giovanni Gozzadini

Digitized by Google

DE QUELQUES

# MORS DE CHEVAL ITALIQUES

ET

# DE L'ÉPÉE DE RONZANO EN BRONZE

DE QUELQUES

# MORS DE CHEVAL ITALIQUES

ET

# DE L'ÉPÉE DE RONZANO EN BRONZE

PAR

LE COMTE J. GOZZADINI

SENATEUR DU ROYAUME D'ITALIE

Pesi 12 25

BOLOGNE

IMPRIMERIE PAVA ET GARAGNANI

1875

Digitized by Google

À SA MAJESTÉ

# OSCAR II.

## ROI DE SUÈDE ET NORWÈGE

SIRE

Dans une séance du VII^me^ Congrès international d'archéologie préhistorique, que Votre Majesté Protecteur du Congrès comme Elle l'est toujours des sciences, des lettres et des arts, a bien voulu honorer de sa présence, vous avez daigné, Sire, vous intéresser à la lecture de mon mémoire sur quelques bronzes italiques et à la présentation des dessins qui y étaient joints.

Daignez donc permettre, Sire, que j'accomplisse un devoir de gratitude en faisant un hommage respectueux à Votre Majesté de la publication de ce mémoire et de ces dessins. Veuillez aussi me permettre de rappeler ici l'accueil aussi flatteur que splendide que Votre Majesté a bien voulu faire

aux Membres du Congrès, et de rappeler en outre la haute bienveillance dont m'a honoré l'Auguste Frère de Votre Majesté le très-regretté Roi Charles XV.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

De Votre Majesté

le très-humble et très-dévoué serviteur

JEAN COMTE GOZZADINI

président de l'académie à sa séance du [illegible]

En 1874 je fis une communication de renseignements et de dessins de quelques mors de cheval et d'une épée en bronze au Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques réuni à Stockholm et l'illustre professeur Desor en releva l'intérêt dans la même séance [1]. Je me fus alors presque exclusivement à l'exposition des faits pour ne pas être indiscret envers le Congrès; mais maintenant que je publie les dessins ci-dessus, je crois pouvoir sans indiscrétion donner un peu de développement aux renseignements dont je les accompagnai en cette circonstance solennelle.

Je commencerai par exposer quelques données sur le cheval chez les anciens car ses mœurs les plus reculées attestées par des restes et par des monuments et conservées par la tradition se relient à l'instrument mystérieux lequel l'homme a pu soumettre et rendre docile cet animal éminemment utile.

Les anciens Grecs sans se fatiguer par des études préhistoriques avaient découvert l'origine du cheval : c'était un coup de trident frappé par Neptune qui avait créé le cheval lorsque ce dieu faisait à qui mieux mieux avec Minerve, pour offrir aux hommes le meilleur présent possible. En sorte que Virgile invoquant cette divinité dès la mise au commencement des Georgiques dit :

« . . . . Tuque o cui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa tridenti »

[1] Capellini. VII Congrès international tenu à Stockholm, p. 32, 33 et les autres comptes-rendus du même Congrès, sixième séance, 12 août.

ce qui du reste ne prouve autre chose que le grand prix attaché à l'utilité de cet animal par les Proto Grecs. Selon une ne fut Minerve qui dans l'Olympe soumit le cheval, c'est-à-dire Pegase, et ne fut Bellérophon qui sur la terre brida le cheval et apprit à s'en servir d'où lui vint le nom d'Hipponoüs (dresseur du cheval). Cependant Diodore dit que le domptenr de cet animal et le maître de la science hippique a été Neptune, comme aussi Hippius[1]. Enfin Virgile attribue aux Lapithes Pélethrons la première usage du mors mais l'opinion et il est suivi par Pline[2] qui s'était déclaré auparavant pour Bellérophon

« Frena Pelethronii Lapithæ gyrosque dedere.
» Impositi dorso [3]. »

D'autres anciens écrivains en rapportent le mérite à des peuples de la Thessalie supposés par cela même et appelés centaures.

Mais de la mythologie passant à la réalité le cheval apparaît avec l'homme à l'époque quaternaire que des géologues font remonter à quelques centaines de milliers d'années. Il est du petit nombre des représentants de la faune de cette époque qui aient pu résister aux changements climatériques, et qui puissent vivre aujourd'hui, comme l'homme, sous toutes les latitudes[4]. C'est l'animal dont on rencontre le plus souvent les os dans les cavernes des troglodytes et ces os sont tellement amoncelés autour des restes du foyer de la station quaternaire de Solutré en Mâconnais qu'on y évalue le nombre des chevaux à plusieurs milliers[5].

Ce noble animal, qui peut-être n'était pas encore intelligent et devint compagnon de l'homme, n'a tout simplement sa preuve aussi que de nos jours le Dshiggetai, ou cheval sauvage de la Mongolie[6], servant partiellement à sa nourriture comme le renne, l'éléphant, l'hippopotame etc. maintenant emigrés au nord et au sud il ne mêlent pas seulement la viande du cheval qu'on mangeait mais aussi la moelle de ses os, usées à cet effet. L'homme quaternaire, l'homme paléolithique était un pauvre sauvage qui probablement ne connaissait pas l'échange des trompettes, ne pent-être les nobles instincts du

[1] Diodore I V ch. 69 4
[2] H N I VIII ch 57 10.
[3] Géorg I III v 115.
[4] Toussaint. Le cheval dans la station préhist. de Solutré (Matériaux pour l'hist. de l'homme 1871 p. 126).
[5] Dureau. Considérations sur la station préhist. de Solutré (Matériaux etc 1873 p. 293).
[6] Bauer. Le bel age du bronze au Sinaï p. 141

cheval, et il était tout naturel qu'il le traitât comme du gibier, mais par contre il est bien singulier qu'au XIX^me^ siècle les plus grands centres de population et de civilisation européens, où fourmillent les hyppophiles et les hyppophages, commencent à se plaire du régime des troglodytes hyppophages, où il ne reste plus qu'à les imiter aussi en suçant la moëlle des os.

En ce temps là le cheval occupait déjà plusieurs races naturelles[1], outre celui de Solutré, ayant été reconstitué par M. Toussaint; offre pas de grandes différences comparé un cheval que nous possédons; cependant on pose la question s'il est ce non l'ancêtre de quelques vieilles races domestiques indigènes. Sa taille variait entre 1^m^ 38 et 1^m^ 45; il a grande et a est ramènere[2].

C'est à l'âge de la pierre que l'on rapporte une tête de cheval gravée sur un bois de renne de la station de la Madelaine[3], ainsi que l'ovarl corps d'un cheval gravé sur une plaque détachée d'une omoplate d'herbivore, découverte dernièrement par M. l'Abbé Landesque à Laugerie basse[4]. D'autres échantillons de ces gravures ont été reportés par MM. Lartet et Christy[5].

A l'âge du bronze les restes de cheval domestique se trouvent aussi dans les palafittes, dans les tourbières, dans les terramares même dans les nécropoles. et M. le professeur Desor nous apprend[6] que M. le Docteur Studer de Berne a formé une collection de crânes de chevaux, tirés des tourbières de la Suisse et des alluvions environnantes (les palafittes n'étant pas riches de ces restes) pour en faire l'objet d'une monographie du cheval préhistorique. Ces animaux là sont tous de petite taille, de véritables *poneys*

Mais les ossements de cheval pas trop nombreux trouvés dans les palafittes et dans les terramares de l'Italie centrale se rapportent à deux races, savoir l'une petite et élancée, l'autre plus haute, qui est forte et grossière. Cependant les observations ostéologiques portent à croir que même depuis ce temps-là le cheval et l'âne ont augmenté de taille[7]

Je trouva en 1857 les squelettes de quelques chevaux qui avaient été ensevelis tout près et en même temps que des ouvrages humains nombreux

---

[1] Piétrement. Les origines du cheval domestique (Matériaux etc., 1870 p. 289).

[2] Toussaint. Le cheval etc. (Materaux etc., 1873 p. 327).

[3] Hamy. Précis de paléonthol humaine p. 315; fig. 71

[4] Matériaux etc., 1874, p. 280 et fig. 73 à p. 276

[5] Reliquiæ aquitanicæ. part. I. B. pl. II. 8. Part. IV. B. pl. VII. VIII. 1. 5. 6. pl. IX. 5. pl. X. 1. 2. 5. Part. XI. B. pl. XIX. XX. 1.

[6] Desor. Le bel âge etc. p. 15

[7] Strobel e Pigorini. Le terrem. e le palafit del parmense p. 61. Canestrini. Oggetti trovati nelle terrem del modenese p. 16. — Voir aussi Boni e Generali. Terrem modenesi p. 96. 97

dont le mobilier funéraire était du type de Villanova, c'est-à-dire de l'âge où le bronze prenait encore sur le fer. Ces squelettes et ces tombeaux gisaient dans la ville de Bologne sous la maison de M. le Comte Ercole Malvasia Tortorelli[1] dans un endroit qui vraisemblablement était près de l'ancienne de la ville étrusque de Felsina. Or j'ai prié l'éminent zoologiste M. le Professeur Ercolani d'avoir la bonté de faire quelques observations comparatives sur la partie de ces squelettes qui a été conservée, parce qu'étant contemporains aux morts qui sont le sujet principal de ce mémoire, ils ont un intérêt tout particulier. Et comme M. le Professeur Ercolani est aussi obligeant que savant, il a bien voulu accéder à ma demande et m'a communiqué les résultats des observations dont je m'empresse de rapporter la traduction.

« J'ai l'honneur de vous remettre les anciens ossements que vous m'avez envoyés afin qu'ils fussent déterminés et mesurés.

Connaissant la diligence et l'habileté de M. Gaddi, Professeur d'anatomie à notre école, je lui ai confié le soin d'en faire un examen détaillé et d'en rapprocher les résultats de ceux qu'on obtient en mesurant les mêmes parties d'os d'animaux vivants et comme il était possible de les rapprocher des données obtenues par MM. Pigorini et Strobel et par M. le Professeur Canestrini sur des os d'animaux de terramares.

Je n'entre pas dans les détails minutieux des mesures prises avec le plus grand soin par M. le Professeur Gaddi, car je vous envoie M. Monsieur tout son ouvrage, et je me borne à affirmer seulement comme il résulte de cet ouvrage qu'anciennement il y avait des chevaux grands, ou comme on dirait maintenant de trait, il y en avait de moyenne taille, que nous appellerions de selle, et même de très-petits.

L'existence des grands chevaux résulte d'un fragment du cubitus droit n. 5, du tibia droit n. 12 et du besan o 13. Les mesures prises sur ces os correspondent à celles qu'on obtient sur les mêmes os de grands chevaux de trait vivants.

Les os de cheval de taille moyenne sont représentés par un humérus complet n. 3, et par un fragment de fémur dans lesquels cependant les diverses mesures sont un peu moindres que celles qu'on obtient sur des chevaux vivants de taille moyenne.

Les os de cheval de petite taille sont représentés par un seul radius, mais presque complet, qui est quelque peu plus petit qu'un radius appartenant à un poney de race écossaise dont le squelette est conservé à cette école.

---

[1] Gozzadini. *Di alcuni sepolcri felsinei* p. 9.

Digitized by Google

Vous pourrez tirer encore d'autres conclusions de l'ouvrage du Professeur Gaddi[1], et puisque j'ai l'honneur de vous écrire, Monsieur, etc — signé GB Frediani ».

Les quelques indications scientifiques sur le cheval que je viens de donner suffiront je pense, pour satisfaire la curiosité des lecteurs qui ne se sont pas occupés de cette matière. Quant à la domestication du cheval, chronologiquement controversée, elle semble coïncider avec la faune actuelle et le premier âge du bronze[2] M Piétrement en a fait le sujet d'études historiques, zoologiques et philologiques, qui l'ont amené aux conclusions suivantes par rapport aux anciens peuples de l'Orient.

« Les Aryas, dit-il, ancêtres des Indous des Perses, des Arméniens, de la plupart des anciennes populations de l'Asie-Mineure et de l'immense majorité des peuples de l'Europe actuelle, ont originairement soumis et utilisé une race de chevaux indigène dans l'Asie centrale, à une époque antérieure à l'an 10,337 avant J C (je suppose que M Piétrement ne tiendra pas à l'exactitude de cette date).

Les Proto-Grecs n'ont pas trouvé de chevaux en Grèce quand ils vinrent s'y établir

Les Scythes ou Touraniens ont très-anciennement possédé le cheval, il est très-probable qu'ils l'ont originairement réduit en domesticité de leur côté à une époque aussi reculée que les Aryas

Un autre peuple appartenant à la race jaune ou mongolique, les Chinois, et quelques uns des peuples sémitiques ou syro-arabes eut reçu le cheval tout domestiqué, à diverses époques, dont quelques unes peuvent être fixées très-approximativement

La Chine était déjà couverte de chevaux sous le règne de Yao, vers l'an 2350 avant l'ère chrétienne elle paraît même en avoir possédé longtemps auparavant, quoique le cheval y ait été introduit du dehors.

Le cheval n'existait pas encore dans la vallée du Nil sous le règne de Sésostris (9433-3395) avant J C, il y fut introduit et naturalisé lors de l'invasion et de l'occupation de ce pays par les Hyksos (2898-1945) aussi figure-t-il un grand nombre de chars et de chevaux dans les armées de Ramsès II et de son père Séti I (seize siècles avant J-C) souverains dont on a longtemps confondu les actes avec ceux de l'unique Sésostris

Les Hébreux ne s'étaient jamais servi du cheval avant l'époque des Rois

---

[1] Voir à la fin le Tableau synoptique par M. le Prof Gaddi

[2] Lenormant (Matériaux etc., 1874 p. 84) Piétrement (Materiaux. 1876 p 289) Desor Le bel âge etc p. 14

Ce fut David qui introduisit et Salomon qui généralisa l'usage du cheval chez les Israélites dans le dixième siècle avant notre ère.

Le cheval n'a été définitivement introduit dans la péninsule arabique que vers le commencement de l'ère chrétienne.

Quant aux Assyriens et aux Phéniciens ils ont possédé le cheval dès une haute antiquité. La date ne peut encore en être donnée aujourd'hui, mais elle est antérieure à celle de l'utilisation du cheval par les Arabes péninsulaires par les Hébreux et même par les Égyptiens[1].»

A ce tableau on peut ajouter les passages suivants... tirés de l'ouvrage de M. Chabas « Études sur l'antiquité historique d'après les sources égyptiennes » dont le chapitre VII regarde « le cheval chez les Égyptiens »

« Les Égyptiens, dit M. Chabas, furent de grands appréciateurs du cheval; ils l'employaient aux mêmes usages que nous; quoique l'usage des dames l'emportât sur celui de l'équitation, celle-ci néanmoins n'était pas négligée pour un grand personnage c'était une vertu remarquée que le bonne tenue à cheval. Il existait à l'époque pharaonique des établissements publics où les chevaux étaient élevés et dressés, surtout en vue du leur service à la guerre. Un grand nombre d'officiers y étaient préposés. En un mot le cheval jouait un rôle important chez les Égyptiens, aussi les textes qui parlent de ses qualités sont-ils extrêmement nombreux.

Avant d'aborder l'examen de nos textes, nous devons rappeler ici un fait très-singulier et déjà fait de fois relaté que la plus ancienne mention du cheval que nous ayons encore livrée les monuments pharaoniques n'est pas antérieure au commencement du nouvel empire. Elle se rencontre dans l'autobiographie d'Ahmès, chef des marines, sur les premières lignes de la stèle M. de Rouge a publié un Mémoire où se trouve pour la première fois développées les règles sûres de la traduction des hiéroglyphes. Cet Ahmès dans le récit qu'il donne de ses services sous le pharaon Ahmès I, explique qu'il débuta par remplir la fonction de bas officier sur le navire *le Veau*, qu'ensuite, il servit sur une autre, il fut partie de l'équipage du navire *le Nord* pendant la guerre, l'un de ses emplois était de suivre à pied le roi voyageant sur son char.

La guerre dont il s'agit ici est celle qui eut pour résultat la prise d'Avaris et l'expulsion des Pasteurs, qui avaient opprimé l'Égypte pendant plusieurs siècles.

Dans le passage que nous venons de citer le cheval n'est pas nommé mais nous y trouvons la mention du char de guerre du pharaon. C'est une preuve que non seulement le cheval était alors connu, mais de plus qu'il avait déjà

[1] Patrement. Les origines du cheval etc. (Matériaux 1870, p. 286)

Digitized by Google

été employé par paires à l'attelage, il dressé à braver les clameurs des combattants, le tumulte et les violences de la mêlée. Ahmès vivait au XVIII[e] siècle avant notre ère; le cheval d'Égypte est donc bien antérieur à cette époque.

Mais en ce qui touche le cheval, le silence des monuments n'est pas plus significatif qu'à l'égard du chameau. Tout ce qu'il est prudent d'en conclure, c'est que ces animaux n'étaient ni plus ni moins abondants en Égypte du temps de l'empire que ceux qu'ils n'étaient point encore comptés au nombre des animaux domestiques.

Une tradition rapportée par Plutarque fait remonter la connaissance du cheval par les Égyptiens jusqu'à l'époque mythologique. Horus interrogé par son père sur la question de savoir quel était l'animal le plus utile à la guerre, aurait répondu : « c'est le cheval, à l'aide duquel on peut atteindre et tuer l'homme[1] ».

« Nous possédons, reprend M. Chabas, un nombre considérable de représentations des chars de parade et de guerre des anciens Égyptiens, il est inutile de nous étendre sur ce chapitre; mais les monuments de l'équitation proprement dite sont beaucoup plus rares. Le plus remarquable de tous est très-peu connu, il a cependant été publié et décrit par Rosellini[2] mais d'une manière incorrecte. Ce monument, qui provient de la collection Palin, constitue aujourd'hui l'une des perles du cabinet de Bologne. La planche ci-contre le reproduit d'une manière exacte.

Il consiste en un bas-relief de calcaire, de bon travail, mais incomplet et mutilé, et comprend deux registres.

Dans le premier on reconnaît les traces de deux chars égyptiens en stationnement, dont les maîtres sont descendus, debout, derrière chaque char, un cocher retient les chevaux par les guides, mais en se retournant du côté opposé pour regarder ce qui se passe ou pour surveiller le retour des chefs. L'un d'eux, le premier, court à grands pas sur un cheval montant et semble se pencher avec solhicitude sur la scène qui se passe au deuxième registre.

Le principal de ce deuxième registre est un cavalier entièrement nu, qui lance son cheval au galop un tenant les rênes de la main gauche et le fouet de la main droite. À sa taille il est facile de reconnaître un adolescent à peine sorti de l'enfance, devant lui un personnage armé d'un bâton de commandement, fait de la main droite un signe à un groupe de porteurs de lances dont on ne distingue plus que deux derrière le cheval, quatre manœuvres portent ensemble une grosse et longue pantère. À leur suite, on aperçoit encore

[1] Chabas. Étude sur l'antiquité historique, p. 121.
[2] Monumenti civili, CXX.

le bras d'un personnage disparu dans la cassure de la pierre et qui semble donner des ordres

Il est aisé de voir qu'il s'agit d'un jeune prince se livrant à l'exercice de l'équitation sous la surveillance de deux hauts fonctionnaires qui l'ont accompagné en char jusqu'au terrain négal et encombré, choisi à dessein pour rendre la manœuvre du cheval plus difficile.

Le style des figures et de l'exécution décèle un travail de l'époque des Ramessides. Dans l'exercice de leurs fonctions officielles, les grands chefs égyptiens tiennent à la main le même roseau et les mêmes bâtons que dans le mouvement de Bologne, ce qui se voit notamment dans les grandes scènes de la campagne de Ramsès II contre les Khétas, où l'on remarque le bâton plus gros à l'extrémité inférieure qui a celle qui est tenue dans la main, tel que le porte l'officier qui précède le cheval et fait écarter le foule

Cette scène unique jusqu'à présent dans son genre date donc selon toute vraisemblance, du règne de Ramsès II [1].

Ensuite M. Chabas, reprenant son étude limitée aux informations des documents aujourd'hui accessibles, constata les points suivants :

« 1° Les Égyptiens ont connu le cheval extrêmement au XVIII[e] siècle avant notre ère, à cette époque ils s'en servaient pour des usages qui supposent déjà une longue habitude du dressage de cet animal

2° Les nations asiatiques depuis la Palestine jusqu'à l'Euphrate connaissaient le cheval à la même époque et l'employaient de la même manière que les Égyptiens, les peuples de l'Asie-Mineure devaient être dans le même cas, on en trouve la preuve dans les tableaux des guerres contre la confédération des Khétas qui s'étendaient jusqu'au nord d'Alep, mais les monuments font défaut au-delà du XVI[e] ou du XVII[e] siècle avant notre ère

3° Les Couschites ou Éthiopiens et les Nègres du haut Nil possédaient aussi le cheval à la même époque pour ce qui les concerne, les preuves monumentales remontent au moins jusqu'au XVI[e] siècle.

4° Les Lybiens et leurs voisins du Nord de l'Afrique possédaient aussi le cheval et les chars à peu près à la même date, mais les monuments qui le prouvent n'remontent pas au XIII[e] ou au XIV[e] siècle

Mais nous ne saurions trop le répéter, ces limites supérieures sont le résultat de hasard que nous a conservé quelques monuments significatifs, il est vraisemblable qu'elles peuvent être considérablement reculées [2] »

---

[1] Chabas. Étude de l'antiq etc. p. 430-pl III scène d'équitation (XIV[e] ou XV[e] siècle avant notre ère) et p. 432 fig

[2] Chabas. Étude de l'antiq etc. p. 452

Digitized by Google

C'est donc le bas-relief de l'époque des Ramessides, qui compte 3,300 à 3 400 ans, et qui est une des perles du musée civique de Bologne. Le monument le plus ancien où est représenté un cheval de course bridé, le mors à la bouche. Peut-être aussi les mors bolonais, dont je vais parler tout à l'heure, semble des plus anciens qui soient parvenus jusqu'à nous.

Quatre de ces mors, dont deux diffèrent seulement par de très-vieilles cassures et par défaut de quelques morceaux, furent trouvés en 1843 à la profondeur de 1m 50 sur le flanc septentrional de la colline de Ronzano, à quatre kilomètres de Bologne. Près de là, sur le sommet, ont été mis au jour dernièrement des tessons de vases étrusques noirs vernis, et des fibules romaines; ce qui fait supposer une succession d'habitants à diverses époques reculées sur ce plateau, d'où l'œil plane sur un immense horizon. Au temps des premières croisades, des religieuses exaltées par ce mystique tourbillon y fixèrent leur demeure, puis un siècle après Loderingo et Catalano, moines chevaliers appelés « gaudenti » et dont le Dante a rendu les noms éternels, y bâtirent un couvent et y finirent leur vie agitée; maintenant c'est une villa de prédilection.

À ces mors étaient associés d'autres objets en bronze, savoir

une epée dont je parlerai plus tard,

des fibules massives de deux types de Villanova[1],

huit gros anneaux, peut-être pour l'harnachement des chevaux,

un objet qui ressemble à une épangle à chevaux à large cabochon, mais qui est peut-être trop massif, trop lourd et pas équilibré, pour le ranger parmi les épangles (planche III, 19). On ne a trouvé du pareils dans les deux autres dépôts de mors, dont je vais parler tout à l'heure. Serait-ce ce simple hasard, ou cet objet aurait-il quelque rapport avec le harnachement?

une partie de l'instrument fusiforme, à caboche aussi, qui est une des caractéristiques du type de Villanova[2],

deux aiguilles malaises d'un seul tenon,

un couteau, dont la poignée cylindrique, aussi en bronze, finit en cercle ou anneau, il est presque pareil à celui qui a été trouvé dans les tombeaux falisques de M. le Comte Malvasia Tortorelli, qui sont du type et de l'époque de Villanova[3].

un disque mince de 11 centim. de diamètre, dont le centre présente une ouverture circulaire à bords relevés de trois centim. et demi. C'est peut-être une des phalères dont on ornait les chevaux, et dont je ferai voir des spécimens plus remarquables.

[1] Voir Gozzadini. Di un sepolcreto etr. ecc. tav. VIII, 1, 6.
[2] Voir Gozzadini. La nécropole de Villanova p. 67, fig. 21.

autre en bronze, un gros anneau en cuivre rouge. Tout au tour (pl. II, 12) que je crois aussi un ornement de cheval et qui trouve son pendant dans une autre trouvaille semblable.

Tous les objets que je viens d'indiquer auront-ils été déposés dans un tombeau? On ne peut pas l'affirmer, car personne ne fit attention aux particularités de leur gisement lorsqu'on les trouva et on se contenta de les ramasser. Mais je crois très-probable que tout cela est un mobilier funéraire, puisque d'autres trouvailles de morts, et d'autres objets semblables à ceux qui sont indiqués plus haut, dont je parlerai, étaient assurément sépulcraux.

Deux circonstances peuvent aussi autoriser cette supposition. L'une c'est d'avoir rencontré les situles dans quatre de ces dépôts, quoique presque toujours on en ait tiré seulement les anses et quelques morceaux soudés les parties minces étant à l'ordinaire presque entièrement oxydées et ne résistant pas à l'explorateur faute par des mains non exercées aux fouilles; car les situles se trouvent souvent dans les tombeaux où qu'on s'en servît à porter l'eau pour les rites funéraires[1] soit pour y déposer les restes des cadavres brûlés comme dans la belle situle figurée de la Chartreuse de Bologne, et dans d'autres trouvées ailleurs[2].

L'autre particularité est le rapport intentionnel de quelques objets qui n'ont lieu certainement ni dans les rites funéraires dans ce pays-ci, et dans bien d'autres en deçà et au delà des Alpes, comme il est démontré par les fouilles archéologiques.

D'ailleurs il est connu que parfois on mettait des chevaux près du cadavre humain dans le bucher[3], à cause de la croyance qu'ils emportassent les âmes dans la region des morts, et on peut attribuer à cet usage le morceau de mâle de cheval que je trouvai mêlé aux restes humains carbonisés dans la nécropole à Villanova. Virgile nous a conservé le souvenir d'un autre usage, qui se rattache plus directement à notre sujet, du rassemblement que parmi les dons (*munera*) qu'on jeta sur le bucher de Palinure il y avait des murs:

> Cognatique urbis, galeaeque ensesque decoros
> Frenique [illegible][4].

[1] Virgile. Aen. l. XI. v. 209.

[2] Brunoi Bullett. di corr. arch. 1872. p. 15. Cet archéologue distingué a très-habilement expliqué dans plusieurs articles du susdit Bulletin tous les monuments remarquables déterrés à la Chartreuse.

[3] Homère. Iliade. l. XXIII. v. 171. 242. Quint. Calabr. Paralip. l. VI. Visconti. Mus. P. Cl. t. V. p. 126. t. VII. p. 192.

[4] Virgile. Aen. l. XI. v. 191.

Digitized by Google

Les mors de Ronzano sont à barre brisée, c'est-à-dire qu'ils sont formés de deux pièces tordues, et à jonture; les montants n'y sont pas fixés, mais seulement sur la barre, qui s'agrafe comme un simple filet (pl. I, 1, 2). Ainsi les montants ne servaient pas comme dans les mors actuels pour y attacher les rênes, et pour agir comme levier sur la barre contre la bouche du cheval; ils n'avaient d'autre but que d'empêcher le filet de sortir de la bouche et de le suspendre à la bride. Cela résulte de la manière dont ces mors sont fermés, et plus clairement encore par des monuments à peu près contemporains. Ce sont des bas-reliefs de Ninive publiés par Botta et Flandin[1] par Layard et par Place. On y voit très-distinctement que les mors de plusieurs chevaux ont les montants non pas perpendiculaires à la bouche du cheval, mais placés horizontalement[2]. Et si ces montants n'ont pas la ferme de ceux des mors de Ronzano, ils ont beaucoup d'analogie avec les montants d'autres mors bolonais synecnotiques, comme je le ferai noter ci-après. On peut faire le même rapprochement avec la célèbre mosaïque de Pompei, où est figurée une des batailles données par le grand Macédonien; on y voit tous les mors y sont suspendus aux brides de la même manière[3], et en outre celui du cheval du chef barbare, terrassé par Alexandre, a les montants courbés tout juste comme ceux de Ronzano (pl. II, 1).

Les mors de Ronzano donc, quoique apparemment semblables aux modernes, le sont réellement que de simples filets, et aux tiges qui s'allongent de chaque côté en dehors des montants se rattachaient les rênes. Ces tiges on le voit aussi et on achève les mors minutés[4] et on celui du cheval d'Alexandre dans la mosaïque pompeienne. Dorénavant je les appellerai pointes, avec les technologues.

Nos montants sont ornés d'un côté de deux grêles figures de chevaux en ronde bosse, qui ne donnent pas une idée trop avantageuse des arts figuratifs de ce temps-là, mais qui en caractérisent fort bien l'archaïsme. Le sommet ornementation de telle sorte convient parfaitement aux mors, on en faisait usage fréquemment. L'intervalle qui est entre les jambes du devant et celles de derrière, de ces grêles figures d'animaux, devait servir pour y passer les attaches de suspension à la bride. En effet un montant de mors de la collection

[1] Botta et Flandin. Monuments de Ninive, t. I, pl. 39, t. II, pl. 124, 128, 130. Layard. Delle scoperte di Ninive, volgarizzamento del C. E. Malvasia Torterelli, p. 336, 337 (trois figures). Place. Ninive et l'Assyrie, t. III, pl. 21, 53.

[2] Voir la pl. coloriée de la mosaïque dans la publication de M. Famagalli. Pompei, trattato pittorico ecc.

[3] Botta et Flandin. Monuments de Ninive, t. I, pl. 39. Layard. Delle scoperte di Ninive ecc. p. 336.

Palagi, qui du reste est identique à ceux de Ronzano, a deux anneaux carrés à la place des figures de chevaux, évidemment pour rattacher le mors à la bride.

La barre mesurée entre les deux montants a 11 centim. de longueur, c'est-à-dire la même longueur à peu près des barres de mors de chevaux de selle actuels. Mais si des ressemblances éloignées font voir de grands, de moyens et de petits chevaux en ce temps-là, les mêmes nous en font connaître de diverses grandeurs. Ce qui du reste concorde avec les observations faites dans nos terramares, et avec la différence de taille qui existe actuellement entre les grands chevaux des provinces de Crémone et de Rome, et les petits chevaux de la Sardaigne.

Le mors de la collection Palagi publié dans un ouvrage d'équitation[1] y est erronément attribué à l'époque romaine et on lui a accroché grossièrement une anse de métal comme gourmette. Ce qui porte à croire à une trouvaille de plus, de métal associée aux mors.

Les mors de Ronzano sont en partie fondus, savoir les montants et les anneaux, en partie travaillés au marteau, et c'est la barre brisée. Cette différence dérive de ce qu'on ne connaissait pas encore la soudure du bronze, de sorte qu'il a fallu introduire dans l'anneau d'une des pièces de la barre, l'autre pièce ouverte, puis la serrer et le fondre; et après avoir passé les extrémités opposées de la barre à travers les montants, il a fallu, de même, souder aux extrémités autour des anneaux les garnitures. Si on avait connu la soudure, on n'aurait pas eu recours à ce travail si compliqué; du reste assez bien exécuté; mais la soudure ne fut trouvée que vers le VII^me^ siècle avant notre ère[2].

Ce mors pareil est dans le musée de Parme, et on croit qu'il provient du territoire bolonais[3]. Quatre autres mors semblables, également en bronze, ont été recueillis l'année passée dans des tombeaux à Verucchio près de Rimini, dont deux identiques à ceux de Ronzano sont passés dans la collection de M. Maggiora Vergano à Asti, qui a eu l'obligeance de me les envoyer afin que je puisse les comparer. Un autre pareil, mais assez intentionnellement en plusieurs morceaux, est maintenant dans ma collection, avec que divers objets qui y étaient associés. Je possède aussi le quatrième de ces mors, cassé de même, mais qui est beaucoup plus gros que la barre, au lieu d'avoir 9 millim. de diamètre, en a 12, et les chevaux en ronde bosse sont beaucoup

[1] Il perfetto cavaliere per Antonio Locatelli, p. 347, tav. VII.

[2] Conestabile. Sopra due sferè in bronzo antico-italici del museo di Perugia, p. 32.

[3] Lettre de M. le Chev. Pagani, Directeur du musée.

Digitized by Google

plus grands comme on peut voir dans la figure que j'en donne (pl. I, 5). Peut-être en ovaloïdes ne autre superposé, comme en des mors de Corneto et de l'hoplothèque royale à Turin.

Les autres objets en bronze trouvés avec les mors ci-dessus dans les tombeaux de Verucchio sont les suivants, mais par malheur on ignore toutes les particularités de la trouvaille :

les morceaux de deux bracelets gros et massifs;

plusieurs fibules en morceaux se rapportant à celles de Villanova[1] et il y en a aussi de formées de grandes sections d'anneau d'un rouge uniforme, poli et luisant comme s'il venait de sortir de l'atelier;

cinq gros anneaux à l'instar de ceux de Romano, peut-être aussi pour harnachement de cheval;

un outil incomplet (pl. III, 7), dont le pendant a été déterré par M. Arnoaldi. Ils sont semblables à un en argent trouvé dans le célèbre tombeau étrusque Regolini-Galassi à Caere[2], qui a fourni tant de richesses au musée grégorien. Tous les trois doivent avoir servi au même usage, mais on ne sait pas des fuseaux, comme on a supposé de celui de Caere. C'est au même usage, inconnu, qui auront été destinés d'autres outils assez semblables trouvés dans la nécropole de Villanova[3];

la tête d'une petite statuette de style archaïque, mais d'un art grossier (pl. III, 13).

Le fond d'un vase qui a 22 centim. et demi de diamètre, sur les deux faces duquel et sur les morceaux de parois qui y sont restés attachés l'oxidation a fixé une grande quantité de petits charbons de bois. On est par là autorisé à croire que le vase a été placé et enfoncé dans une couche de charbons, qui devient entre les restes du bûcher, et que d'autres charbons mêlés probablement aux restes du cadavre incinéré y avaient été déposés ensuite. En outre le vase aurait servi comme ossuaire. Mais même en dehors de cette circonstance on connaît que tous les objets dont je fais l'énumération ont été trouvés dans des tombeaux. Il y a aussi une autre particularité à noter à propos de ce fond : et d'une grande quantité de gros fragments qui lui appartiennent il est que le vase est formé de six fonds plus ou moins juxtaposés, technique que l'on rencontre aussi en des boucliers suédois[4]. Le bord du vase,

[1] Voir Gozzadini. Di un sepolcreto etr. ecc. tav. VIII, fig. 13, 19, 20.

[2] Grif. Cere antica, tav. IV, 2.

[3] Voir Gozzadini. Di un sepolcreto etr. ecc. tav. VII, 1. Gozzadini. La nécropole de Villanova, p. 67, fig. 21.

[4] Montelius. Bronsaldern, p. 250, fig. 170.

ronié sur un cercle et muni d'oreillettes rivées par paires, ainsi que cinq anses mobiles de la même trouvaille, portent à croire que ce vase était une situle, et qu'il y en avait trois pareilles.

Il y avait aussi un autre objet, mais bien plus remarquable, qui nous présente la même technique de feuilles superposées. C'est un bord plat, incomplet, à portion d'arc, avec cordon peu relevé du côté extérieur, et qui semble avoir eu continuation du côté intérieur (pl. III, 20). S'il était circulaire il aurait eu 25 centim. de diamètre. On voit seulement les feuilles extérieures de chaque côté sont ornementées de cercles concentriques, de boucrelets grands, moyens et très-petits au repoussé et d'un dessin élégant, mais il en est de même des feuilles intérieures. Dans quel but? je ne le comprends pas. On aurait pu rapprocher ce bord-ci d'un bord d'ambon de boucher suédois[1], qui est à peu près de la même largeur, et l'une ornementation semblable quoique plus simple, autre bord fut orné d'un seul côté. Mais sa double ornementation indique qu'il devait être visible par dessus et par dessous ce qui empêche de croire qu'il était cloué sur un boucher. On pourrait par contre le rapprocher avec plus de vraisemblance d'un bord plat d'un vase, et nullement d'une cuisse.

Il y a d'autres morceaux semblables de la même trouvaille, mais dont l'ornementation est un peu moins riche. Ces morceaux sont de la même largeur que le bord ci-dessus, mais ils diffèrent en cela que l'un d'eux a le cordon à l'intérieur et non à l'extérieur, tandis que l'autre du côté du cordon présente une ligne ondulée. Il paraît donc que ces trois bords appartiennent à trois objets quels qu'ils fussent de formes différentes.

D'un travail semblable au repoussé, quoique beaucoup plus simple, il existe une paire de lunes incomplètes en feuille mince dont la courbe donne un diamètre de 11 centim. Ils ont une ouverture à bord relevé au milieu comme celui du Romanum de 5 centim. de large (pl. III, 15). On peut les dire sans hésitation des plaîtres, de celles dont les peuples de l'Oural ornaient les chariots et les chevaux et dont les Étruques cuirassèrent l'usage aux Romains selon Florus[2]. On les plaçait sur la front, près de la bouche ou des épaules du cheval, à peu près comme nos charretiers chamarrent leurs gros chevaux de brimbelettes; aussi en repoussé et en cuivre, bien visantes. Des plaîtres semblables ont été trouvées dans la palafitte de Morringen, d'où on a tiré encore au nord

[1] Montelius Antiquités suédoises. p. 71, fig. 237.

[2] Florus, Hist. rom. I, 1, ch. 5. Liv. II, N. 1, VIII, ch. 5. Hérodote, I, 1, ch. 215. Müller, Die Etrusker, t. II, p. 307. Noël des Vergers, L'Étrurie et les Étrusques, t. II, p. 38. Rem. De Phaleris (Ann. d. Inst. de corr. archéol. 1860, p. 170). Conestabile, Sovra due dischi ecc. p. 5, n. 74.

Digitized by Google

de cheval, en bronze[1]; et M. le comte Conestabile a cru pouvoir rapporter au même usage les deux disques en bronze, qui ont acquis une très-grande importance après que ce savant en a fait le sujet d'un magnifique ouvrage[2].

Outre les phalères de cheval il y en avait quelques unes dont les Grecs, les Étrusques, les Gaulois, les Scandinaves[3] et les Romains s'ornaient la poitrine comme marques d'honneur, montées en nœud, à l'instar de nos décorations chevaleresques. Les Romains les donnaient presque toujours accompagnées de torques et de bracelets en récompense de hauts faits d'armes[4], et il semble qu'on puisse rapporter à ces phalères-ci deux disques fondus percés à jour, de la trouvaille de Vercuchio. M. le Baron de Bonstetten a été du même avis à l'égard de deux disques assez semblables du musée d'Yverdon, l'un provenant des ruines des Jordils, l'autre d'Italie[5]. On en a retiré d'analogues de la station lacustre de Moeringen[6] et d'autres gisements archéologiques de l'époque du bronze. Les deux de Vercuchio sont du même genre de ceux qui ont été trouvés à Villanova, quoique offrant quelques diversités de détail[7].

Le genre et la manière d'ornementation des bords et des phalères équestres ci-dessus, sont les mêmes qu'on voit dans le couvercle de la belle cista à côtes provenant de Montevoglio près de nos collines baignée par la Samoggia[8], dans

---

[1] Voir Desm. Le bel âge etc., p. 14, pl. IV, 3.

[2] Conestabile. Sovra due dischi in bronzo etrusco-italici del museo di Perugia.

[3] Florus. Hist. rom. l. I, ch. 5. Conestabile. Sovra due dischi etc. p. 5, 6. Montelius. La Suède préhist. p. 95, fig. 76.

[4] Henzen. Deux militaires romains (Annali d. Instit. di corr. arch. 1859, p. 205, tav. d'agg. C.

[5] Bonstetten. Recueil d'antiq. suisses, p. 40, pl. XXII, 7, 8.

[6] Desor. Le bel âge etc., pl. III, 8—9.

[7] Voir Gozzadini. Di un sepolcreto etr. sco. tav. VI, 8. Gozzadini. La nécropole de Villanova, p. 62, fig. 21. Rem. de Phalera etc. (Ann. d. Inst. di corr. arch. 1859, p. 161). Longpérier. Dissertation sur les Phalères (Revue numism. 1848, p. 85). M. Henri de Longpérier rapporte ce genre d'objets aux anneaux de suspension par analogie avec les rondelles dont les Lapons se servent pour suspendre des ustensils à la ceinture. Mais des 28 types différents qu'il en donne ne se pourrait-il pas qu'une partie eût une autre destination? En parlant d'un de ces objets que je publiai avec d'autres bronzes de Villanova, M. de Longpérier dit: « M. le comte Gozzadini a pensé que une rosette dont on peut voir le dessin sur notre planche XXIV, n. 8 avait pu servir d'entrée à une serrure (Des rosettes et des anneaux antiques considérés comme agents de suspension. Revue archéol. 1867, p. 345). Mais il y a erreur; car dans le passage qu'il cite, j'ai vu » quella posso dire che valga a indagarne l'uso, solo riferirò che due archeologi transpadani lo giudicarono l'uno appartenente alle falere; l'altro un riscontro da serratura. « Savoir ... je ne puis rien dire quant à ses usages; seulement je reporterai que leurs archéologues transpadanins l'ont jugés du genre des phalères et une entrée de serrure.

[8] Schiassi. Sopra una cista etrusca (Opuscoli letter. I, 1, p. 73, tav. III).

quelques bronzes dernièrement fouillés par M. Arnaudi près de Bologne, et dans maints autres trouvés au delà de l'Apennin, d'art archaïco-italique. C'est le genre et la manière d'ornementation que l'on rencontre sur des monuments déterrés dans les points les plus éloignés de l'Europe[1], et qui ont leur source dans la civilisation indo-germanique ou aryenne.

En continuant à fouiller les tombeaux de Vercuchio on a trouvé dernièrement une jolie petite ciste que j'ai reçu trop tard pour pouvoir en donner le dessin. Elle est garnie de deux anses mobiles et de six côtes saillantes dont les intervalles sont ornementés par deux zones formées d'une double rangée de dents de loup et de lauriers au repoussé : et de deux autres zones de lauriers plus grands également en repoussé. On comprend par quelques fragments qu'il y avait aussi une autre cista semblable.

J'achève mon énumération par un grand anneau et quelques objets en argile. L'anneau, quoique plus grand que celui de Rozzano, quoique différant dans les contours qui présentent des angles, aura je crois servi au même usage que je suppose être de barrichement (pl. II, 9) et a été toujours de l'ambre rougeâtre, pareille à celle que l'on trouve dans les sables quarzeuses du bolonais et d'autres provinces italiennes. En sorte que, quoique la question de la provenance et du commerce de cette matière recherchée soit encore agitée par des savants du premier ordre, il faut avouer que le fait de cette ambre rougeâtre que l'on trouve abondamment dans les antiques tombeaux d'Italie est d'une grande valeur, et propre à retrancher beaucoup de monde dans l'opinion de ceux, qui, comme M. le Professeur Capellini et M. le Docteur Gemine soutiennent que les Étrusques ont connu l'ambre bien longtemps avant qu'elle ne fut apportée du Nord. Ce dernier savant pour démontrer la quantité qu'il y en a eu dans l'antiquité, soit dans l'Italie septentrionale, soit dans l'Italie centrale, après avoir rappelé ce que nous temps du vieux Pline les paysannes elles-mêmes portaient dans la transpadane des colliers d'ambre, rappelle aussi que Boccone, fameux botaniste, décrit dans une lettre de l'année 1667 un tombeau antique découvert à Ancone où le squelette était entouré de grosses perles d'ambre en telle quantité qu'on aurait pu en remplir un boisseau. Nous en pouvons ajouter que cette abondance se rencontre aussi dans l'Italie méridionale et j'ai sous la main d'en rapporter un exemple de plus. Car M. le Baron de Meestet de Ravestein, archéologue et archéologue distingué, m'écrivait dernièrement ce qui suit à propos de l'ambre rougeâtre des tombeaux de l'Ar-

[1] Pour indiquer quelques uns de ces monuments, je noterai le bouclier en bronze trouvé dans les tourbières dans ses (voir Conestabile. Sovra due dischi ecc. p. 20 fig.) et un vase en or du musée de Copenhague (Morlot. l'Age du bronze p. 61

seul habitant de Bologne. « Je me trouvais en 1850 à Naples. On avait trouvé dans des tombeaux près de Brindisi une si grande quantité d'ambre rougeâtre, que les marchands napolitains me permirent d'en prendre *gratis* autant que j'en voulais. J'en possède différents échantillons, de ceux-ci une très-grande ressemblance avec ceux de votre collier. »

On a profité de cette abondance pour appuyer l'opinion de l'importation, car on affirme que maintenant on ne trouve pas fréquemment l'ambre dans les terrains de l'Italie. Mais par contre ne pourrait-on pas dire que la richesse d'ambre dans nos tombeaux, dans ceux même qui n'offrent aucun autre indice d'opulence, porte à croire qu'il s'agit d'un produit indigène plutôt que d'une importation étrangère ?

Les seuls objets en argile ramassés à Veruccchio sont 108 de ces cylindres à double tête, dont l'usage est encore problématique, parfois ornés soit en compartiments sont d'une +, si ce n'est un ✕. Il y en a de la grandeur commune de six centimètres de moyenne, et de si petits qu'ils n'atteignent pas trois centimètres. Plusieurs offrent une particularité que je n'ai jamais rencontrée : c'est d'être perforés au centre sur l'axe horizontal comme si un devait y passer une tige ou un cordon. Mais cela pourrait avoir sa correspondance en donze de ces cylindres qui étaient *attachés* à un très-beau vase en bronze dans la grotte sépulcrale de Vulci, appelée d'Isade à cause de l'imitation égyptienne.

Les mors de Rouzano et de Veruccchio ont leurs analogues au delà de l'Apennin aussi bien pour le système de construction que pour l'ornementation de figures de chevaux. Ce sont notamment quatre mors en bronze du musée grégorien au Vatican, provenant de Caere (aujourd'hui Cervetri). La célèbre ville près de laquelle un ancien souvenir chez les Étrusques plaçait le berceau commun de la nation[1]. Ces mors sont par la barre brisée de deux pièces tordues, soit par les poignées à anneaux carrés qui y sont unis moyennant les deux extrémités extérieures de la barre enroulées, ne pourraient être plus semblables à ceux de Rouzano. Il y a des pendeloques près des anneaux carrés. Ils ont aussi les montants tournants dont chacun est formé d'une figure de cheval très-allongée, ayant entre le cou et le dos un anneau carré de même que dans les mors de Veruccchio, et sur la croupe une figure de petit cheval à la place des pieds sont des anneaux et des pendeloques (pl. I 10). Presque de même est un mors de l'hoplothèque royale de Turin, que l'on dit avoir été déterré près de Rome (pl. I, 4. 9), dont M. le Major Angelucci a bien voulu me donner communication et envoyer le dessin très-courtoisement.

De la même provenance de Caere sont deux mors aussi en bronze dans

[1] Noel des Vergers, L. Étrurie etc. t. I. p. 157

la collection de M. le Chev. Auguste Castellani qui m'en a obligeamment procuré quatre des dessins que je publie. Le barre de ces mors est d'une seule pièce un peu bombée dans les montants et tournant autour de ceux-ci, et représentent, d'une manière ornementale, deux animaux dos-à-dos à long bec, qu'on prendrait pour des canards, ou des cygnes; les deux ouvertures à côté des cous avaient servi à y attacher les rênes (pl. I, 11; 6).

Dans la collection Castellani est aussi un mors du même genre mais provenant de Préneste (aujourd'hui Palestrine) dont la nécropole conserve les tombes d'une civilisation toute étrusque[1] et dont les nombreuses cistes figurées ont une grande renommée. La barre de ce mors cependant, quoique identique par la forme aux susdites, est en fer, ce qui marque un passage considérable, savoir l'introduction de ce métal en cette sorte de harnais, et cela est intéressant. Les montants sont toutefois tournants et en forme de chevaux presque comme dans les premiers mors de Chiusi, et probablement comme ceux-ci avaient des anneaux et des pendeloques au bout des jambes (pl. I, 3, 7).

Le fer qui a donné le nom au dernier des âges préhistoriques, et dont le nôtre a vraiment été qu'une continuation, le fer dont l'usage une fois répandu fit une révolution dans l'économie industrielle et devint un des facteurs de la civilisation actuelle, qui nous paraît toucher à son apogée, et que peut-être les générations à venir trouveront avoir été bien arriérées, le fer dont Tubal Caïn selon la genèse multiplia les emplois, qui était déjà forgé en Grèce à l'époque historique, qui abonde dans les ruines de Ninive, et qui selon M. Chabas[2] paraît avoir été d'un usage commun en Égypte dès le quatrième millénaire avant notre ère, on le voit ce fer, pointe en Italie à un âge fort reculé, et se mêler quelque peu aux objets d'une grande antiquité, qui se rapportent à notre âge du bronze. Or le mors de Préneste, qui est en partie de fer, en partie de bronze fondu, nous présente une transition qui doit attirer l'attention de l'archéologue. L'union de ces deux métaux se trouve aussi dans un autre mors de la même provenance, mais comme il est d'un différent système de construction, j'en parlerai plus tard.

Maintenant je dois noter que les fouilles de M. l'Avocat Benacci, près de la Chartreuse de Bologne, ont dernièrement mis au jour trois mors en bronze qui gisaient tous dans un tombeau du type et de l'âge de Villanova. Dans de ces mors (dont l'un incomplet) ne diffèrent de ceux de Rupina que par quatre anneaux carrés à la place des figures de cheval et de leurs centre-parties, ce qui les rapproche à celui du feu Palagi publié dans le *Perfetto cavaliere*[3].

[1] Noël des Vergers, L'Étrurie etc. t. I, p. 213.

[2] Étude de l'antiquité etc. p. 62.

[3] Locatelli, Il perf. caval. tav. 7, A, 2.

Digitized by Google

L'autre mors de M. Benacci incomplet aussi, et le seul montrant d'une forme toute particulière (pl. II, 8) et pas trop différente de celle que l'on rencontre dans un bas-relief assyrien représentant le roi sur son char[1], c'est pourquoi il ressemble à ceux de Ronzano seulement par la barre brisée et tordue et par la mobilité des montants[2].

Une autre trouvaille de deux mors en bronze, synchroniques aussi à ceux de Ronzano, fut faite à Ramonta, colline sur le Reno aux environs de Marzabotto et à 26 kilom. de Bologne. On en ignore également les particularités, mais on sait que dans le siècle passé « des fibules y furent trouvées de temps en temps[3] ». M'étant rendu sur les lieux, à force de recherches je pus ramasser plusieurs lessons de vases nettoyés et notamment d'un ossuaire orné de gravures (*graffiti*) de la forme caractéristique de ceux de Villanova, ce qui suffit pour connaître que ce dépôt là était sépulcral, et suffirait aussi pour en déterminer l'époque s'il n'y avait pas d'autres rapprochements.

Ces mors ont la barre brisée, couverte de la même manière que celles de Ronzano, mais au lieu des panneaux, il est à côté deux grands anneaux, dans lesquels on aura passé les rênes. Les montants sont tournants, mais de forme un peu ironiée, presque à l'instar de la petite amazonienne, et sont tous percés à jour (pl. II, 6, 3). Ils devaient être attachés à la bride horizontalement, aux anneaux par les deux trous latéraux, ainsi que l'on voit dans les sculptures de Nimve (pl. II, 10), et dans la mosaïque macédonienne de Pompei, déjà citées dont plusieurs montants sont assez analogues aux nôtres par leur courbure.

L'Étrurie centrale nous fut voir aussi l'usage de ces mors, dont un incomplet est dans le musée d'Arezzo et dont le directeur M. le Chev. Muller m'a gracieusement envoyé le dessin. Les montants (pl. II, 2) présentent quelque petite différence dans le percement à jour qui offre des méandres dôbes tant juste comme la petite phalère du Vernecchio (pl. III, 10) et comme les poteries de Villanova. Il est très-remarquable que le mors humble se trouve même dans une peinture étrusque (pl. II, 8) d'un tombeau près d'Orvieto[4].

J'ai dit que les mors de Ramonte sont synchroniques à ceux de Ronzano et je m'empresse de le démontrer; ce qui est bien facile, parce qu'il suffit de faire connaître que dans la trouvaille de Vernecchio il y avait heureusement pêle-mêle ces deux sortes de mors; on ne pourrait donc pas douter de leur contemporanéité. Le lecteur a déjà été renseigné sur les mors dont les parcels furent trouvés à Ronzano et on pourrait dire que les autres sont identiques à ceux

[1] Layard. Delle scoperte di Ninive volgar. del C. Malvasia, pl. à la p. 332.
[2] On a bien voulu me permettre d'en prendre et l'on publiera le dessin.
[3] Calindri, Dizion. corogr. t. III, p. 165.
[4] Conestabile. Pitture murali e una necropoli presso Orvieto, tav. VIII.

de Remonte, car il n'y a d'autre différence que celle insignifiante de la barre un peu plus grosse. Il sont trois ou moins je dis au moins, puisqu'on ne peut pas bien en fixer le nombre étant en partie cassés et réunis en tas avec d'autres morceaux de bronze, par l'oxidation

De même que pour les trouvailles de Ronzano et de Verucchio, je fais le recensement des objets qui accompagnaient les morts de Remonte, et qui sont tous en bronze, excepté les quelques tessons et cinq de ces fragments d'os plats gravés sur un seul côté de lignes horizontales parallèles, et de cercles concentriques, os qui sont une autre caractéristique du type de Villanova (pl III 17) et qu'on peut supposer être des objets de parure, ou des amulets,

six gros anneaux comme ceux de Ronzano, dont deux sont coupés par une mince barre qui semble avoir été destinée à porter un médillon à l'instar des boucles (pl III 12)

quatre fibules, dont trois peu grandes mais massives, l'autre devait être ornée d'os ou d'ambre[1],

une anse de poche à large bout[2] afin de la placer sur un plan sans verser le liquide contenu dans la poche, qui aura été bonne lorsque comme celles de Villanova et des fouilles de M Arnoldi

l'objet en forme de lourde épingle à cheveux, pareil à ceux qui ont été trouvés à Ronzano et à Verucchio

trois longues et minces poignées presque rectangulaires de la forme et de la grandeur de celles dont sont pourvues communément nos cistes à côtes; elles ont deux trous de chaque côté, contenant encore les rivets qui fixaient les poignées à une ciste ou bien à un coffre. Les rivets sont aussi en bronze, à tête conique et pointue à l'extérieur (pl. III, 18), comme ceux de la ciste de Magny-Lambert (Côte d'Or), découverte par MM. Flouest et Maitre[3], mais ces rivets sont trop longs pour fixer les poignées sur de seules feuilles de cuivre, ils doivent avoir traversé une doublure en bois. Mais peut-être le coffre ou ciste en cuivre était-il doublé en bois, comme les deux petites cistes des fouilles de M Arnoldi, très-semblables à celle du Magny-Lambert, et comme le seau en cuivre doublé en bois trouvé en Fionie[4]. Les poignées de Remonte offrent un autre rapprochement avec la ciste du Magny-Lambert, savoir des pendeloques

---

[1] Voir Gozzadini Di un sepolcreto etr ecc tav VIII 6 19 20

[2] Voir la publie ci-dessus tav V 13

[3] Flouest, Les trouvailles de Magny-Lambert (extr de la Revue arch 1873 p. 15 pl I 7, 7ª et Materiaux 1873 p. 369) Bertrand Le mobilier de Magny-Lambert p 8 pl IV 10. Bertrand Seau en ciste en bronze à côtes (extr de la Revue arch 1873 p 2 pl XII 1

[4] Mémoires de la Société des antiq du Nord 1867 p 132.

Digitized by Google

par paires en bronze fondu (pl. III, 8), assez semblables à celle de la cote française, et reliées de même par un anneau aux poignées[1]. Des pendeloques identiques à celles de Ramonte ont été trouvées dans les fouilles de M. Arnoaldi et dans le tombeau d'un guerrier de Tarquinie[2]. On en a trouvé aussi de semblables accrochées à une cote de M. Benacci.

Je pense qu'au mors de Ronzano il faut faire suivre ceux des fouilles de M. Arnoaldi (pl. III, 14) et de M. Benacci, quoiqu'en fer, non seulement parce qu'ils sont comme ceux là à barre brisée, avec les grands anneaux et à montants tournants, mais surtout par la forme arquée des montants, forme qui s'approche davantage à la plus répétée dans les bas-reliefs de Suivre, mais que dans la mosaïque pompéienne, et que l'on voit notamment dans la peinture étrusque d'un tombeau près d'Orvieto (pl. II, 5)[3]. Il se présente donc dans les mors trouvés par M. Arnoaldi et par M. Benacci une autre phase quant à la matière, mais non quant à la forme, car le fer y a remplacé le bronze, et s'il ne faut pas oublier que le produit des fouilles de ces Messieurs est du type de Villanova, il faut aussi considérer que de l'unité typique ne s'ensuit pas nécessairement la synchronisme

Mais il fallait tâcher de connaître si au delà des Alpes on a mis au jour des mors pareils à ceux dont j'ai parlé, c'est pourquoi je me suis adressé à qui pouvait mieux me donner des renseignements, et je m'empresse de rapporter ceux que j'ai obtenus de M. le Docteur Lindenschmit dont tout le monde apprécie l'étendue et la profondeur des connaissances archéologiques

« ... Quant aux mors représentant des animaux on n'en forme semblables, je puis vous assurer que l'on ne peut avec certitude faire remonter leur origine en Allemagne, et anciennement à des résultats de fouilles authentiques. Les seules qui a ma connaissance soient conformes à votre obanche, ou assez analogues, présentant des formes grossières et quelques peu fantastiques d'animaux, se trouvent dans le cabinet royal d'antiquités à Munich, mais ils sont d'origine italique »

M. le Docteur Lindenschmit[4] juge aussi d'origine italique des mors d'un système semblable à ceux de Ramonte, conservés dans la collection de M. le comte d'Erbac en Allemagne. Et M. le Docteur Hans Hildebrand a eu la bonté de m'écrire « je vous donne la même que deux mors identiques aux vôtres ont

---

[1] Hoüel. Les trouvailles de Magny-Lambert p. 89 il observe justement que « la mode des pendeloques orientales était en grande faveur à l'époque de Hallstatt ou premier âge du fer » Bertrand. Sexux etc *loc cit*

[2] Bullett. di corr. arch. 1871. p. 252. Ann. d. Instit. di corr. arch 1874 tav X. 2

[3] Conestabile Pitture murali in una necrop ecc. tav VIII.

[4] Lettre du 27 Avril 1874

ces trouvés en Hongrie, je les ai vus au musée de Klausenburg ». Mais je n'ai pas pu savoir s'il s'agit de mes murs de Ronzano ou de mes murs de Romonte.

En ce qui regarde la France la courtoisie et le savoir bien connu de M. Bertrand ne pouvaient me faire défaut comme on va le voir.

Ma tâche de relateur des trouvailles de murs à Ronzano et à Romonte est désormais achevée; mais avant de passer à autre chose, il ne sera pas hors de propos de donner quelques renseignements sur d'autres murs.

Il y en a depuis longtemps deux en bronze dans ce musée archéologique de l'université assez semblables dans l'ensemble aux murs indiqués ci-dessus, car ils sont à barre brisée non soudée, mais pas même lordue, munie de deux anneaux aux côtés comme dans les exemplaires de Ramonte. Les montants tournants sont fondus et presque triangulaires et auront été suspendus à la bride, je crois, par leurs deux anneaux accouplés (pl. II, 7). On ignore la provenance de ces murs cependant, s'ils ne sont pas de notre territoire il est probable qu'ils sont venus de l'Étrurie, comme plusieurs bronzes de ce musée. D'autres murs tout-à-fait semblables sont dans la collection Palagi au musée de la ville et dans l'hoplothèque royale à Turin, et on ne connaît pas davantage où ils ont été trouvés. Mais on sait bien que les trois murs semblables appartenant au musée étrusque de Florence proviennent de la région étrusque vulcienne, où plus tard a été fondé Orvieto[1] que celui de la collection Servadio à Florence provient de Chiusi, et que deux autres égaux furent trouvés près du sépulcre d'un guerrier dans un sarcophage de Corneto[2] c'est à dire de cette Tarquinie qui fut une des plus anciennes villes de l'Étrurie[3] et dont les nécropoles ont été fécondes en tant de monuments précieux. Le musée de Saint-Germain possède aussi un mors semblable, qui se distingue cependant par des contours anguleux, par le barre d'une seule pièce et même non pas d'anneaux mais de panurges, comme le mors de Ronzano. J'en ai obtenu un calque (pl. II, 11) du savant directeur du musée, M. le Chev. Bertrand qui a bien voulu me communiquer que l'on prétend que ces mors provient d'une vallée des Alpes. À tous ceux-ci on pourrait rattacher ce fer à cheval muni de deux à barre brisée en bronze, de l'hoplothèque royale de Turin à montants tournants en forme de II (pl. III, 9) d'où qu'un de Pferdegeschirr, publié par M. Lindenschmit[4], à barre brisée anguleuse munie de deux anneaux pour les

[1] Constabile, Pittore murali ecc. p. 6.

[2] Bullett. di corr. arch. 1869, p. 241. Monum. d. Inst. di corr. arch. I. X. tav. X. 6. Le sarcophage ci-dessus contenait beaucoup de bronzes et de figulines du type de Villanova. cor. aussi tav. X., X., X., X.

[3] Noël des Vergers, L'Etrurie, I. 1, p. 155.

[4] Alterthümer der heidnischen Vorzeit, band II, heft X, taf. III, 1.

Digitized by Google

ixem... et de deux grandes rondelles percées à jour en croix... qu'on devait attacher à la bride (pl. II, 13).

Passons maintenant à un autre système de mors, qui est presque l'objet de la station de Moeringen... sur le lac de Bienne... nous en offre un specimen trouvé et publié par M. le Docteur Gross[1], avec des pièces comme celle de Ronzano[2]. M. Bertrand s'en est occupé aussi[3]. La barre ne cesse pas d'être brisée et tordue, mais les montants sont fixés, ce qui témoigne une notable innovation. « Ce mors, d'après M. Gross, on dirait des experts, fondu tout entier d'une seule pièce et remarquable par le fini de son travail, nous fait voir à quel degré de perfectionnement l'art de fondeur était déjà parvenu. Comparé à nos instruments en usage aujourd'hui, il est avec le mors brisé qui il présente le plus d'analogie. D'après les petites dimensions, on devrait conclure que les chevaux de l'époque lacustre étaient d'une taille moindre que ceux d'aujourd'hui, en effet les barres (partie placée dans la bouche) n'ont que neuf centimètres de longueur tandis que dans les mors modernes leur longueur varie de douze à quinze centim. Les montants recourbés en demi-cercle présentent une longueur de quinze centim. Ils sont munis chacun de trois anneaux destinés à recevoir des liens, l'anneau du milieu placé à l'extrémité des barres, servait probablement à soutenir le mors dans la bouche du cheval, tandis que c'était dans les anneaux placés aux deux extrémités des montants que l'on passait les courroies destinées à diriger l'animal[4] »

M. Gross suppose d'une façon que ce mors était placé perpendiculairement à la bouche du cheval comme on fait aujourd'hui, et il en donne ainsi la figure, et je le reproduis de même; mais ne se pourrait-il pas que ce mors fût placé horizontalement à la bouche comme je crois avoir démontré qu'on faisait auparavant? La mosaïque de Pompei que j'ai déjà citée, nous fait voir clairement plusieurs montants presqu'égaux de cette forme et placés horizontalement, et en ce cas ne serait-il pas dans les anneaux du centre qu'on aurait passé les rênes. La seule objection que je puisse, qu'on pourrait faire, c'est que les montants de Vaudrevanges... du reste pareils à ceux-ci, semblent dépourvus de ces anneaux.

J'ai dit qu'auparavant on attachait les mors dans une position horizontale parceque je crois que celui de Moeringen est chronologiquement postérieur

[1] Gross. Les habitations lacustres du lac de Bienne, p. 24, 25 et fig. Matériaux etc. 1873, p. 321, pl. XVII. Anzeiger für Schweizerische alterthumskunde, p. 138. M. le Prof. Desor a fait connaître qu'un autre mors semblable à celui de Moeringen fut trouvé dans le même lac de Bienne. Voir Compte-rendu du Congrès internat. de Bruxelles, p. 500.

[2] Bertrand. Deux mors de cheval en bronze. Moeringen et Vaudrevanges (extr. de la Revue arch.).

[3] Gross. Un mors de cheval etc. (Anzeiger für Schweizerische etc. 1872-3, déc.).

aux autres dont j'ai parlé soit à cause des montants fixes, soit par la lourdeur du travail, relevés par M. Gross. Quant à la taille des anciens chevaux du Nord il se pourrait qu'il y en eût de grands, de moyens et de petits comme nous avons vu qu'il y en avait en Italie. Certes les quatre montants de murs de Vandrevanges près Sarrelouis (Prusse-rhénane), quoique de la même forme et symétriquement comme l'observe M. Bertrand, sont notablement plus petits que ceux de Moeringen et doivent avoir servi pour des chevaux bien petits (pl. II, 4). À mon avis aussi d'autant moins une épée semblable à celle de Reinach et des disques ou phalères d'airain[1]. Les montants de Vandrevanges démontrent par leurs trous ovales qu'ils ne pouvaient tourner et devaient être fixes autour du la barre, ce qui témoignait aussi que les montants et la barre n'étaient pas tordus d'une seule pièce, comme les mors de Moeringen. Des montants analogues en bronze, mais plus courbes aux extrémités se trouvent dans les musées de Stettin (Prusse) et de Copenhague[2], j'en tiens les renseignements du Prof. Engelhardt, le savant secrétaire de la Société des Antiquaires du Nord. Par contre dans la collection de M. Castellani il y a une barre brisée de murs en partie en fer, en partie en bronze, avec des trous dans lesquels devaient être passés et fixés les montants (pl. II, 15).

On pourrait grouper à cette sorte de mors deux un bronze, provenant du la nécropole de Valnadena dans le Trentin (pl. III, 4), qui a beaucoup d'analogie avec celle de Villanova[3] et aussi les deux mors en fer garnis en argent (pl. III, 1), trouvés dans un tumulus en Picenum[4]. Si on voulait en indiquer de très simples, tout à fait semblables aux filets actuels, il n'y aurait qu'à en noter ne l'Allemagne (pl. III, 6) publié par M. Lindenschmit[5], un du Danemark (pl. III, 5) publié par M. Engelhardt[6], et un de Sibérie (pl. III, 1) publié par M. Desor[7].

Mais après cette excursion dans les deux derniers âges préhistoriques, qu'il me soit permis de présenter un mors et une guêtre de l'époque romaine. Le premier, dont le dessin m'a été gracieusement envoyé par le savant directeur des fouilles de Pompéi, M. le Sénateur Fiorelli, est un des mors en bronze provenant de ces fouilles-là, et maintenant conservés au musée national de Naples. Il est à barre brisée et muni d'une tige semilunaire accrochée aux montants qui devait leur l'office de gourmette (pl. III, 2 a).

[1] Bertrand. Deux mors de char etc. p. 5.

[2] Conestabile. Di alcune scoperte archeol. avvenute dal 1850 al 1856 nell agro tusculano (Monum. ed ann. d. Instit. di corr. arch. 1856. p. 71. tav. XIII.

[3] Mémoires de la Soc. des Antiq. du Nord. 1867. p. 128. 5. 6.

[4] Alterthümer der heidnischen vorzeit. b. II. h. X. taf. III. 2.

[5] Nydam Mosefund. 18.0-1865. XIV. 3. 3. 4.

[6] Notice sur un mobilier préhist. de la Sibérie. pl. unique. I.

Digitized by Google

Il semble donc qu'il y aurait une modification à faire dans le dictionnaire des antiquités par Rich, au mot *Orcas*, où l'on dit que les Romains ne connaissaient pas la gourmette. Dans le même article on donne la figure du mors que je dirais classique[1] car on le rencontre d'ordinaire sur les monuments. Celui-ci (pl. III, 11) est tiré d'un exemplaire en bronze tout à fait différent de ceux de Pompei, mais qui a bien de l'analogie avec les mors des statues équestres des Balbes, provenant d'Herculanum. Il n'a pas de montants et consiste en une barre souple construite à l'instar d'une maille où sont entremêlées deux rondelles qui forçaient l'animal à tenir la langue et la bouche en mouvement.

Par les fouilles récentes on a mis à découvert à Rome, et on a passé au musée du Capitole, trois aiguettes en bronze, dont je dois le dessin (pl. III, 10) à l'amabilité de Mad. la Comtesse Cesteri Luvatelli, qui a occupé aussi bien d'archéologie que de littérature grecque et sanscrite. Cette sorte de aiguettes est encore en usage chez les charretiers de quelques parties d'Italie, pour leurs chevaux de trait.

Après avoir décrit ces quelques mors, je remarquerai qu'on les a trouvés presque toujours par paires, notamment ceux du sarcophage de Corneto, et ne croyant pas probable que ce soit l'effet du hasard je me trouve porté à supposer qu'on se sera servi de ces mors pour des chevaux de trait attelés par paires. D'autant plus que l'usage des chars par les anciens Assyriens, Egyptiens, Etrusques, Troyens et Grecs, nous est témoigné par un grand nombre de monuments et par l'histoire, et que par contre il est rare d'y trouver un combattant, ou un homme quelconque à cheval, si ce n'est comme symbole de passage de la vie finie à l'infini.

Maintenant il me reste à parler de l'épée qui était associée aux mors dans la trouvaille de Ronzano, comme je l'ai déjà noté. Cette épée en bronze paraît avoir été coulée toute d'une pièce, parceque on n'y voit pas l'insertion de la lame dans la poignée ni les deux gros rivets dans les coussières que l'on aperçoit lorsque la poignée a été coulée séparément, et que l'oxidation ne fait pas empêchement, comme elle ne le fait pas ici en ce cas-ci. Cependant il faut noter qu'il y a un trou au sommet de la poignée, on centre du bouton endommagé par le maie de l'homme et par l'oxidation, comme si le soie devait y percer et y être rivé. Il se pourrait toutefois que ce trou maintenant vide, fût destiné

[1] Voir aussi Invernizi, De frenis eorumque generibus et partibus apud veteres. Je note en quinque hors de place que Invernizi tav. I fig. 1 reproduit un mors de cheval trouvé près de Velletri et passé au musée Borgia qui est semblable à celui que je donne à la pl. II, 7.

à recevoir une tige garnie en bois, en os ou en corne, comme des épées semblables des palafittes suisses [1].

La poignée est massive, fort enflée au milieu et entourée par trois cordons, dont celui du milieu est fusiforme les croisières sont très-courtes, comme d'ordinaire, le pommeau ovale concave, débordant est de cette sorte qu'on appelle à bouton, d'où l'on a fait le type d'épées à bouton dominantes dans les collections du nord de l'Europe, ainsi qu'on a formé le type d'épée à antennes qui se distinguent par des échancrures circulaires, et le type d'épées à soie plate, de la poignée desquelles il ne reste d'ordinaire que la soie plus recouverte d'os ou de corne.

La poignée de notre épée est ecorte comme toutes celles des épées en bronze, ce qui de reste ne prouve pas que les hommes qui les maniaient eussent des mains petites, comme on a souvent dit, ainsi que les épées à poignées très-longues ne prouvent non plus qu'il y a eu des hommes à mains énormes. Quant aux premières on aura affectionné les formes exiguës, comme de nos jours les Hindous dont les epees ont aussi de très-petites poignées, selon l'observation de M Desor [2], et peut-être les aura-t-on empoignées en passant l'index sur la croisière, comme il arrive de faire maintenant à tous ceux qui ne savent pas manier les armes; quant aux secondes il est notoire qu'on les empoignait des deux mains [3].

M. le Professeur Desor [4] en parlant des épées de la Suisse dit que « quand on se considère que la lame, on est frappé de la concordance qui règne entre toutes les epees de l'âge de bronze C'est evidemment un type qui a prévalu d'une manière générale dans toute l'Europe pendant une série de siècles C'est l'épée ecorte, robuste, en forme de feuille de saule aiguë, n'excédant guère 65 centim avec la poignée et presque invariablement garnie de nervures en relief qui convergent à angle aigu vers la pointe. Il faut que ces nervures aient été envisagées comme un agrément très-essentiel, puisqu'on les a même conservées sur les premières lames de fer, seulement comme on rencontrait beaucoup plus de difficulté à les imiter par la forge que par la fonte, on s'est fréquemment borne à les prodeire en creux sur le fer »

La lame de notre épée à deux tranchants devait avoir une pointe aigue et etre propre surtout à frapper d'estoc Elle correspond tout-à-fait aux obser-

[1] Voir Gross. Les habitat. lacustres etc p. 10 pl IV 4

[2] Le bel âge.. p 28.

[3] Aujourd'hui les Touaregs de l'Afrique ont des épées à deux mains comme on en avait au moyen âge.

[4] Le bel âge etc p. 19

Digitized by Google

vations de M. Desor, et n'elle n'a que cinquante-cinq centim. de longueur; c'est que la pointe y manque. Mais elle présente une particularité extrêmement qu'il est bon de noter : elle a été cassée avant d'être enseveli en sept morceaux par des efforts violents et réitérés, selon qu'on voit par les courbures des morceaux (pl. IV, 1). Leur profil placé près de l'épée en donnera une plus juste idée (pl. IV, 4). On cassa aussi les deux extrémités du bouton de la poignée, dont une n'a pas été trouvée, et même la garniture du fourreau fut cassée (pl. IV, 10). J'insiste sur ces particularités rencontrées maintes fois dans la nécropole de Villeneuve et ailleurs, dans le cours de vingt années, et rencontrées aussi dans des morceaux associés à l'épée de Rauzano, et dans des mors et quelques autres objets de la trouvaille de Vernerbo, afin de toujours mieux démontrer que ces objets étaient cassés intentionnellement, non pas pour avoir du bronze surcelé à donner à poids de balance comme l'*aes-rude* dans les permutations, non pas pour préparer du métal pour la refonte comme on peut le supposer lorsqu'il s'agit de crochettes non funéraires, et d'objets tous en bronze et tous brisés, car dans les cassures intentionnelles et partielles d'objets en diverses matières on ne peut apercevoir qu'un rite qui devait être très-réfléchi[1].

En effet M. Worsaae nous dit que « dans les champs (en Danemarck), et principalement sous des grosses pierres, on a fait très-souvent des trouvailles qui se composent d'objets en bronze soit neufs, soit brisés, mutilés, courbés et aplatis au marteau, réunis par paires ou en plus grande quantité, qui n'ont pas le caractère d'objets précieux cachés à dessein, ni d'approvisionnement à l'usage de marchands ou fondeurs de métaux (par exemple celle de Gyldenlut en Jutland, de Meninge en Fionie, de Holbek et de Rygaard en Séelande, de Rascrup à Falster etc.) Mais il est encore plus remarquable que le mode d'enfouissement ait aussi bien que la destination manifestement et en beaucoup de cas violente des vases, des anneaux et autres bijoux, les celtes, des fers de lances, des épées etc., qui en observe dans les tourbières et les champs, se reproduit assez fréquemment dans les trouvailles de l'âge du bronze, qui sont faites dans les tourbeaux. De même que dans les tourbières, on y trouve des objets enveloppés et cousus dans de l'écorce, ou lui peau ou des étoffes, on même déposés dans des petites boîtes en bois. Un poignard en bronze replié sur lui-même sans aucun doute à l'aide du feu, et provenant de la tourbière d'Fussø-

[1] M. Desor, en parlant d'une épée en fer avec poignée de bronze trouvée à Sion, observe que « la poignée de cette arme a été mise hors le service, c'est-à-dire brisée en deux au moment où l'on a descendu dans la tombe le guerrier auquel elle avait appartenu; c'est du moins ce qui on peut supposer d'après la courbe d'usure de ce vase que couvre les cassures aussi bien que tout le reste du bronze (Theil) Matériaux 1870-1871 p. 1870) »

delsborg en Fionie, repond d'une manière frappante à un poignard en bronze complètement recourbé, et reuni d'une urne cinéraire dans un tumulus d'Egtved en Jutland. Les épées des tumulus qu'on trouve si souvent en morceaux et qui évidemment sont brisées à dessin (on les a malheureusement pour la plupart reconnoissées lors de leur entrée au musée), rappellent les nombreux tronçons d'épée des tourbières et des chemins et les tumulus d'Idum près d'Holstelro et de l'île de Fehr renfermoient même des fragments d'épée recourbés semblables à ceux qui ont été retirés des fouilles de Bredoballe de Laagerup de Mesnung, de Rygaard etc. À Fehr on a découvert dans un seul et même tumulus plusieurs tombeaux de l'âge du bronze et de l'âge du fer, et quoique dans cet une époque différente les objets en bronze on en fer qui les renfermoient sont également courbés et brisés »

De ces observations si curieuses, et d'autres qu'il seroit trop long de rapporter, le savant archéologue danois fait ressortir que « l'identité et le caractère déterminé que présentent les trouvailles dont il s'agit, doivent avoir une cause particulière qui est plus profonde et plus générale que celle qu'on a admise jusqu'à présent », et il est aucune à repliquer, lui aussi, que cette cause se trouve dans « les pratiques religieuses [1] »

Il est inutile de répéter que l'épée et toute la trouvaille de Ronzano appartenant très-probablement à un tombeau et que des épées aussi bien que des mors étaient jetés par rite sur le bûcher [2]

Il est à croire que les épées de l'âge du bronze étaient toutes munies de fourreaux comme à l'âge du fer, mais qu'ordinairement dans le premier de ces deux âges les fourreaux étaient en bois entourés de bandelettes de peau ou d'étoffe, comme on en a trouvé à Hallstatt et dans l'île de Sylt [3]. Cependant les fourreaux en bronze ne faisaient pas absolument défaut et ne peut-on citer à l'appui quelques uns retirés de l'ancien cimetière de la Thuile en Savoie et aussi l'épée à bouton protégée par un fourreau en bronze battu, muni d'ornements au repoussé qui existe au musée d'artillerie à Paris [4].

L'épée de Ronzano aura eu certainement son fourreau, parce qu'on a trouvé le garniture de la pointe, qui est en bronze coulé, à double plaque, munie de rivets cassée aussi et incomplète, et qui porte à croire que le reste du fourreau aura été d'une matière désorganisable, telle que le bois

[1] Worsaae. Sur quelques trouvailles de l'âge du bronze faites dans les tourbières (Mémoires de la Soc. des Antiq. du Nord (1866 p. 94 et Matériaux etc 1869 p. 287-290)

[2] Virgile Aen l XI v 191

[3] Desor. Le bel âge etc p. 16 qui cite les ouvrages de M Sacken pour Hallstatt et de M Haushmann pour Sylt.

[4] Desor *loc cit.*

Digitized by Google

J'ai estimé utile de rapporter, près du dessin de l'épée de Ronzano, quelques poignées d'épée du même type, trouvées en deçà des Alpes, pour présenter des termes de comparaison. Les poignées ou les épées, marquées n. 2 et n. 6, proviennent de la même station lacustre de Mosringen en Suisse, où on a trouvé le mors de cheval dont j'ai reproduit le dessin (pl. IV, 2). Celle du n. 2 à la lame un peu entaillée de chaque côté à sa sortie de la poignée, et a été coulée séparément de la poignée, comme il est évident par les deux rivets qui apparaissent sous forme de disques dans les croisières. La poignée, outre les cordons circulaires à trois protubérances arrondies, et la garniture conserve encore malheureusement une mince couche de bois, reste du fourreau. Une épée tout-à-fait semblable décrite par M. Landenschmit est au musée de Carlsruhe[1].

L'épée n. 6 (pl. IV, 6) est de moindre dimension, n'a pas de protubérances arrondies, et est coulée d'une seule pièce[2].

Huit marques n. 5 font partie de la trouvaille de Vaudrevanges, en Prusse, riche de cent soixante-et-un objets, au nombre desquels étaient des haches, des bracelets et les quatre montants de mors déjà notés (pl. II, 1). M. Bertrand qui a eu la bonté de me remettre le dessin de l'épée (pl. IV, 3), nous dit que tous les objets, maintenant au musée de Saint-Germain « avaient été enfouis au milieu d'un marais, comme il semble que quelques peuples septentrionaux aient eu l'habitude de faire pour les dépouilles prises sur l'ennemi quand ils voulaient les offrir à leurs divinités »[3].

L'épée n. 5 découverte à Trévoux (Ain) et presque au musée archéologique de Lyon (pl. IV, 5) est rapportée par M. Chantre[4] à la première époque du bronze. Elle a la poignée ornée de protubérances arrondies et la lame non cannelée.

Des palafittes du Bourget en Savoie (Grésine) provient l'épée n. 7 (pl. IV, 7), cassée en deux, publiée par M. Perrin[5] et conservée au musée d'Annecy. On peut en indiquer cinq autres semblables[6], savoir : la première qui a été découverte en 1803 à Montanum près de Dijon[7], la seconde dont la lame et la

---

[1] Livere heidnische Vorzeit, cité par Gross. Les habitat. lac. etc. p. 17 et pl. VI 1. Mémoire reproduit dans les Matériaux. 1870. p. 215.

[2] Gross. Les habitat. lac. etc. p. 18. pl. VI, 3. Matériaux. 1873. p. 217.

[3] Bertrand. deux mors en bronze etc. (extr. de la Revue arch. p. 5). Matériaux etc. 1868. p. 321. fig. 146.

[4] Chantre. L'âge du bronze dans le bassin du Rhône (Compte-rendu du Congrès international de Bologne. pl. III. 1)

[5] Études préhist. sur la Savoie. pl. XIX. fig. 1. et Matériaux. 1870. 1871. pl. XXII. 18.

[6] Communication due à la bonté de M. le Docteur Montelius.

[7] Voir Horae ferales par Kemble. pl. VIII. 5.

poignée ont été fondues d'un seul jet. Il a été trouvé dans une fente de rocher à Ahes (Cantal) avec deux autres épées. La troisième a été extraite d'un tumulus dans la forêt de Lorsch, en Allemagne et on la conserve dans le *Vereins Sammlung*, à Darmstadt [1]. La quatrième, de provenance inconnue, est au musée de Carlsruhe [2], et la cinquième enfin se conserve dans le cabinet des antiquités à Dresde où elle a été observée en 1871 par M. le Docteur Montelius.

La épée signalée n. 8 (pl. IV, 8) a été trouvée près de Rud (Vermland) en Suède, ainsi qu'une autre de la même forme à laquelle étaient unis des colliers, des bracelets, des fibules et d'autres objets aussi en bronze. Toutes les deux ont la poignée et la lame soudées séparément et sont rapportées par M. Montelius [3] au second âge du bronze. À propos de l'une d'elles ce savant vient de m'écrire : « L'épée dont vous parlez (fig. 57 dans la Suède préhistorique) me paraît fort intéressante, parceque ce type est très-rare dans la Scandinavie. Je suis de l'avis que cette épée est fabriquée dans un pays plus méridional que le nôtre, et qu'elle est venue en Suède par le commerce, ou par la guerre. J'en suis convaincu parceque les épées de ce type sont très-rares chez nous, tandis qu'on en a trouvées en plusieurs localités d'Allemagne, de Suisse, de France et d'Italie. J'ai traité cette question il y a quelques années dans un mémoire inséré dans les Antiquarisk Tidskrift för Sverige etc. » Le musée de Munich possède un moule en bronze d'une poignée d'épée semblable à celle de la première épée de Rude [4].

On, par la comparaison faite au moyen de la planche ci-dessus et par les indications que je viens de donner, il est évident que toutes ces épées se ressemblent d'une manière frappante, quoique trouvées en pays différents et éloignés. Ici que l'Italie, la Suisse, la Savoie, la France, la Prusse et la Suède. En sorte que sans aucune arrière pensée et en se dépouillant de toutes préoccupations, on est porté à conclure que cette ressemblance chez des peuples divers et sur un espace aussi grand ne peut être l'effet du simple hazard. Il n'est pas non plus présumable d'en trouver la cause dans une matérielle imitation, sans admettre un moins des précédents unitaires, en est donc entraîné, il me semble, à admettre un centre commun de fabrication ou ces armes, et conséquemment une diffusion, un rayonnement, par suite du commerce.

L'épée n. 9 (pl. IV, 9) trouvée dans la Saône à la Quarantaine près de

[1] Revue archéol. 1872, pl. XXV, 33.

[2] Voir Lindenschmit, Die Alterthümer unserer heid. Vorzeit, b. I, h. I, taf. II, 3.

[3] Voir Lindenschmit, *loc. cit.* taf. II, 4, et Musée de Munich, pl. II, 3.

[4] Antiquités nationales, p. 40, fig. 108, et descript. 158.

[5] Lindenschmit, Die Alterthümer unserer heid. Vorzeit, b. I, h. I, taf. II, 10-12.

Digitized by Google

Lyon, et maintenant au musée archéologique de cette ville[1], est bien du même type à bouton que ces autres et leur ressemble beaucoup; mais elle présente des courbes en dedans et à l'extérieur des croisières, qui sont caractéristiques et que l'on rencontre aussi en Suisse et beaucoup plus fréquemment en Scandinavie. Les mêmes croisières courbes cependant se trouvent dans une épée italique en bronze, détrérée sur les bords de la Sesia entre Gattinara et Serravalle en Piémont, conservée au musée municipal de Turin (pl. IV, 11) et publiée par M. le Professeur Gastaldi[2]. Elle est remarquable à cause des lignes pointillées et des cercles concentriques gravés, non seulement sur la poignée, mais aussi sur la lame, qui a coulé séparément fut remise par des rivets. Cet ornementation de cercles concentriques et de pointillé en creux est la même qui paraît au repoussé sur quelques bronzes de la trouvaille de Varuchio. L'épée ci-dessus est aussi remarquable parcequ'elle se rattache à d'autres de la Suisse, de l'Islande, de la Suède, de la Norvège et du Danemarck, comme M. Gastaldi l'a relevé.

À quel âge doit-on rapporter les mors et l'épée de Ronzano, les mors de Ramonte et les autres synchroniques? Pour tâcher de répondre à une pareille question il faut commencer par observer des rapprochements qui puissent prêter à quelque évaluation. Heureusement cela n'est pas difficile, parceque des morceaux de mors en bronze, ou des mors cassés, gisent en dans des tombeaux de la nécropole de Villanova, lesquels morceaux, et notamment ceux qui représentent des museaux petits chevaux, suffisent pour déterminer d'une manière positive leur parfaite ressemblance avec les mors de Ronzano.

Les mors de Ramonte se rattachent aussi à la même nécropole par ces petits osselets, fort caractéristiques gravés à lignes horizontales et à cercles concentriques (pl. III 17) qui accompagnaient ces mors-ci, aussi bien qu'ils faisaient partie du mobilier funéraire de Villanova et d'autres de même type et du même âge[3]. En outre tous les objets plus remarquables des trouvailles de Ronzano et de Ramonte ont leurs pareils comme j'ai dit dans la nécropole de Villanova et dans les tombeaux congénères fouillés par M. Arnoaldi. D'ailleurs la contemporanéité des mors de Ramonte et de Ronzano, et conséquemment de son épée est évidente par la réunion d'autres mors tout-à-fait de même déterrés à Varuchio. Ainsi donc la synchronisme de ces mors, de cette épée et de la nécropole de Villanova est assez bien démontré, et on peut dire franchement que tout cela appartient au premier âge du fer, ou au dernier du bronze, selon

[1] Chantre L'age du bronze etc. p. 352 pl. III 2.

[2] Iconografia di alcuni oggetti di remota antichità in Italia p. 15.

[3] Gozzadini La nécrop. de Villanova p. 70 fig 20, et De alc. sepolc. falsen. p. 14, fig 10.

qu'on veut nommer la période dans laquelle le bronze était encore d'un usage général et plus commun que le fer. Et il ne faut faire aucune cas de ce que on ne rencontre pas le fer parmi les bronzes de Ronzano, de Romonte et de Verucchio, car ceux qui les ont ramassés comme objets de curiosité ou de commerce, peuvent avoir dédaigné le fer oxidé, cassant et ne donnant pas à espérer quelque profit.

On pourrait dire aussi qu'il n'est pas possible de faire descendre au-deçà du VII^ème^ siècle avant J. C. la nécropole, et par conséquent les mors et l'époque seulement à cause du manque de vases peints, d'écriture et d'*ossa-signatura*, mais particulièrement à cause du manque de soudure du bronze, qui y est remplacée par la roulure et par la rivure.

Mais, pour des considérations plus générales, on doit remonter plus haut de ce terme extrême pour assigner approximativement le temps auquel appartiennent la nécropole et ces mors et cette époque, puisque on savait autrefois tel que M. le Comte Conestabile a déjà traité directement et développé cette question, je me l'orne à rapporter ses appréciations.

« D'après les données chronologiques dont on a parlé l'autre jour (disait-il au Congrès international de Bologne)[1] relatives à la formation de la ligue fédérative de l'Étrurie du nord, sont d'après les arguments tirés de l'étude de la découverte et de ses monuments mêmes empêche de faire remonter la série de Villanova à IX ou X siècles et même plus avant J. C. ce qui nous amène à insister de nouveau sur l'utilité et la nécessité de prendre les monuments de Villanova à cause de leur antiquité, de leur nature et de leur types comme un des points principaux de comparaison pour l'étude des rapports entre l'Italie et les parties centrales et septentrionales de l'Europe pour ce qui concerne la fin de l'époque du bronze et le premier âge du fer, dans lequel on place la nécropole bolonaise dont nous venons de faire mention »[2]. Ces appréciations ont été dernièrement confirmées par le savant archéologue qui a combattu l'opinion de M. Brizio tendant à reporter la nécropole au VII^ème^ siècle avant notre ère[3].

Supposant donc résolue la question de l'âge, il en reste une autre, souvent agitée et d'un grand intérêt, concernant d'anciens peuples et duquel savoir auxquels d'eux appartient la nécropole de Villanova, et par suite nos mors et notre époque.

Lorsque je découvris cette nécropole, il y a vingt ans, je proposai de l'attribuer aux Étrusques. C'était un complet représentant assez bien toute une

[1] Compte rendu de ce Congrès p. 276.

[2] « Ma si deverà in ordine ad essi (monumenti come quelli di Villanova) tener ferma una tale mèta superiore o che stando fatto della maggior probabilità non dovremo far discendere al di sotto dei secoli avanti l'era volgare » Conestabile. Di due duelli ecc. p. 67.

Digitized by Google

civilisation très-ancienne. Les fouilles avaient été faites avec une extrême diligence, en sorte que l'on pouvait dire que c'était une nouvelle civilisation d'une âge presque inconnu qui apparaissait, car les monuments de ce temps-là n'avaient été jusqu'alors en petit nombre, très-mal fouillés, sans tirer profit de toutes les circonstances qui peuvent donner des éclaircissements et n'avaient pas attiré suffisamment l'attention des archéologues. Dès lors il y eut divergence d'opinions, et la mienne fut appuyée par plusieurs d'entre eux, contrastée par d'autres. Je ne ferai pas l'historique de cette question remuée ailleurs[1], à laquelle se sont intéressés tant de savants européens depuis que la collection de Villanova a paru à l'exposition d'antiquités préhistoriques faite à Bologne à l'occasion du Congrès international, et depuis que ce Congrès s'en est occupé dans ses discussions.[2] Mais je souhaite et j'espère qu'un verdict final sera prononcé et accepté, afin que la science puisse fixer un de ces jalons qui servent à ceux qui la cultive de moyen de s'orienter.

Je vais dire quelques mots à ce propos, puis j'attendrai le jugement et je m'y soumettrai le premier quel qu'il soit.

La question de l'art, de l'époque et du peuple de Villanova, fut partie de l'ouvrage remarquable dont M. le Comte Conestabile a enrichi dernièrement les études archéologiques prenant pour point de départ deux disques en bronze de ce musée de Pérouse qui lui doit beaucoup de son lustre et de sa renommée. Le savant archéologue, après avoir considéré profondément l'art ancien de l'Orient, du Nord et de l'Italie et d'en avoir comparé les monuments céramiques et en bronze, fait la remarque suivante sur notre nécropole[3]: « Et la grande importance di Villanova sta in questo, che mentre il suo sepolcreto deve esser tenuto ferme nella serie dei documenti della presenza degli Etruschi in quelle contrade, secondo che lo addimostrò sin dal primo istante il Gozzadini et dà a vedere dall'altro canto nell'insieme de' suoi oggetti, de' suoi tipi, delle

[1] Gozzadini. La nécrop. de Villanova. p. 71 et suiv. Voir les deux articles de M. Brizio publiés postérieurement dans le Bullett. di scor. arch. 1872, p. 177-185 et 202-221.

[2] Relazione sulli esperimenti dal Cav. Brizio e d'archeol. preist. in Bologna, p. 19. Compte rendu du Congrès scientif. de Bologne, p. 168, 169, 274, 275, 276, 497, 498. Compte rendu du Congrès internat. de Bruxelles, p. 508, 509, 512.

[3] Conestabile. Di due dischi ecc. p. 61, &c. On pourrait traduire ce paragraphe de la manière suivante: Et la grande importance de Villanova est en cela, que pendant que sa nécropole doit être tenue ferme dans la série des documents de la présence des Étruques en ces contrées, selon que M. Gozzadini l'a démontré dès le premier moment, nous fait voir d'ailleurs dans l'ensemble de ses tombeaux, un degré, un caractère d'art et civilisation nettement distingués en plusieurs points, de la plus grande partie de ses particularités, que dans nos régions centrales se réunissent à nous donner la vraie idée des Étruques tels que nous sommes accoutumés à les considérer.

sue tombe, un grado, un carattere di arte e di civiltà maibbiamente distinti in nulla punto dalle maggiori parte di quelle particolarità che nulla nostre regioni neutrali si riconoscono e pongono la vera idea degli Etruschi, tali quali noi siamo soliti a considerarli »

En admettant donc que le nécropole de Villanova soit un des documents qui prouvent la présence des Étrusques sur le territoire bolonais, M. Conestabile y voit un art et une civilisation qui ne sont pas les mêmes qu'on remarque dans l'Étrurie centrale du temps de l'empire étrusque et des temps suivants. C'est pourquoi il distingue les monuments du genre de ceux de Villanova comme le produit d'un art qu'il appelle *antico-italico* (antico-italique) des autres monuments d'art absolument étrusque. Et laissant de côté la dénominations d'umbroe proposée par d'autres archéologues, il semble pencher pour celle de pélasgique jusqu'à la fin il déclare qu'il se contentera de s'en tenir pour ces monuments-là à la dénomination générique d'antico-italique, qui la reste est un parfaite harmonie avec l'idée ethnographique plus générale, exprimée par les dénominations indo-germanique, ariane, pélasgique proposées par divers archéologues dans le but de mesurer l'esprit dans l'art, comme dans la linguistique, au premier et commun centre de notre race

Il ne me reste rait à vous dire qu'à suivre l'avis d'un savant si autorisé d'autant plus que traitant la question d'une manière large très-habile et avec une profonde érudition il peut entraîner facilement dans ses conclusions. Mais avant de m'y rallier et d'appeler généreusement antico-italiques la nécropole de Villanova mes mors et mon époque qu'il me permette de faire quelques considérations et de les lui soumettre à propos des dénominations proposées par d'autres savants de pélasgiques ou d'umbriens à tous les monuments de ce genre pour voir si celle d'étrusques ne convient pas aux monuments en question

La civilisation qui se révèle dans l'art et dans les mœurs de l'époque de Villanova n'est pas tout-à-fait pareille à celle de l'âge splendide de l'empire étrusque c'est-ne pas entre les temps sont différents les Étrusques de Villanova ce supposant qu'ils soient tels n'auraient pas encore senti l'influence hellénique n'aura ait pas encore reçu les vases peints des colonies grecques, répandus dans l'Étrurie centrale au VII^ème^ ou au VI^ème^ siècle avant J. C. qui devaient avoir produit une revolution dans l'art local, et dans la confection et l'usage de la poterie. Ces Étrusques se seraient trouvés en une phase ascendante et pas encore rapprochée de l'apogée de leur civilisation. Cependant l'époque de Villanova fut voir qu'on était déjà parvenu à une grande adresse dans la fusion et le travail du bronze qui fut un des points saillants de l'art étrusque. L'époque de Villanova presente une civilisation déjà fort avancée, qui mettait les peuplades euganéennes en condition de faire étalage de parures abondantes et variées et

aussi d'en faire connaissance avec le Nord, comme on est autorisé à supposer par les parures identiques qu'on déterre au-delà des Alpes.

Parmi ces parures les fibules sont en plus grand nombre et les plus remarquables, et offrent une très-grande variété de formes; mais ce qui a attiré tout particulièrement mon attention c'est que toutes ces fibules trouvant leurs analogues et leurs semblables parmi celles du temps de l'empire étrusque, ou de l'empire déjà écroulé, les fibules même en émail[1], et celles qui ont un caractère tout particulier et des formes fort extravagantes. On peut les voir aussi bien en bronze dans la collection de Villanova[2], qu'en or dans le musée étrusque de Florence, dans la collection de bijoux étrusques de M. Baxter à Florence aussi, dans le musée grégorien et dans la collection du Prince Barberini, et en argent dans la collection de la Chartreuse de Bologne. Peut-on croire que toutes ces formes de parures si diverses soient passées si inaltérablement d'un peuple à l'autre, des Pélasges ou des Ombriens aux Étrusques, plutôt que de se être conservées toujours chez le même peuple, dès la plus haute antiquité? Il est à observer à ce propos que ces formes n'ont pas été adoptées par les Romains pas même là où ils se sont superposés aux Étrusques.

On pourrait ne pas donner trop de valeur s'il n'y avait des faits plus concluants à la circonstance d'avoir trouvé les bronzes et les figulines du type de Villanova tout près de ceux du type de l'empire étrusque, soit au Sasso dans les terres de M. Comelli, soit à la Chartreuse de Bologne[3], et plus particulièrement dans les fouilles de M. Arnoaldi, tout près de-là comme si nos choses étaient la continuation de l'autre.

Et il faut considérer ces fouilles, dont le type est franchement celui de Villanova, et où les conformités avec les objets de Villanova sont en très-grand nombre, mais où cependant on trouve par ci par là un progrès de technique et d'art, soit dans la céramique, soit dans le travail des bronzes. Ainsi on y voit les potiers s'affranchir de la routine précédente, abandonner presque la rayure et augmenter et varier les figures d'ornementation en creux, et en introduire de nouvelles très-remarquables tirées des mammifères, savoir les lièvres et les *suges* assez bien représentés, sans en altérer le caractère, conservant les justes proportions et se dégageant de l'archaïsme. La figure humaine même, sur une urne fut entrevue un essai pas totalement manqué de l'imitation du vrai et bien différente de ces pauvres bonshommes des potiers de Villanova et de M. Arnoaldi. Tout cela marque une période plus avancée et sera mis en évidence

[1] Voir Gozzadini, Di un sepolcreto etr. ecc. tav. VIII, 17.

[2] Gozzadini, Di un sepolcreto etr. ecc. tav. VIII, 1, 2, 3, 11, 15.

[3] Brizio, Scavi della Certosa (Bullett. di corr. arch.) 1872, p. 183-210.

par une publication dont je m'occupe. Mais ce qui à mon avis a surtout une grande importance, c'est d'avoir trouvé dans les fouilleux de l'Arsenal de Bologne les figulines caractéristiques et les bronzes aussi caractéristiques de Villanova, réunis aux bijoux du plus bel âge étrusque[1]. Évidemment l'art et les mœurs représentés à Villanova sont compénétrés, enchevêtrés à l'Arsenal dans l'art et les mœurs indubitablement étrusques. Sont-ce là des Pélasges, des Ombriens ou des Étrusques? Certes l'époque ne remonte pas à une grande antiquité, et probablement pas au-delà du IIIme siècle de Rome. En Toscane aussi et notamment à Poggio Renzo, près de Chiusi, on trouve ces deux types l'un près de l'autre[2].

Nous rencontrons dans l'Étrurie centrale les mêmes mors de cheval très-caractéristiques, qu'on a retirés dans le bolonais; nous les trouvons à Arezzo, une des villes placées par Tite Live à la tête des peuples de l'Étrurie, nous les trouvons à Caere, qui, quoique de fondation pélasgique, sous le nom d'Agylla est estimée l'une des premières villes comprises avec Turquinie dans la fédération de l'empire étrusque, et c'était près de ces deux villes que la tradition persistante chez les Étrusques plaçait le berceau commun de la nation. On ne faut pas perdre de vue que l'âge attribué à la nécropole de Villanova est de IX au X siècles environ avant J. C., tandis que les Étrusques, ou Tusces (Tourshas) XIV siècles avant cette ère étaient non seulement installés près des côtes de la Méditerranée, mais avaient une marine et étaient déjà si puissants, que alliés à d'autres peuples du littoral et des îles ils purent attaquer un des plus grands empires de l'antiquité, envahir le bas Égypte, en occuper une partie, menacer Memphis et pénétrer jusqu'aux montagnes d'Hesebi, mais sur le territoire de Pa-Baris défaits par le roi Menepthh I, de la XIXme dynastie pharaonique, sept-cent-quarante-deux Tusces (Tourshas) restèrent sur le champ de bataille, et furent huit-cent-quatre-vingt-dix mains coupées par les Égyptiens. Le récit de ces événements et d'autres de cette guerre est gravé en soixante-dix-sept colonnes d'hiéroglyphes sur les parois du plus grand temple de Karnak[3].

Les monuments céramiques et métalliques de Villanova, aussi que de Bonzano, de Ramonte et de Verucchio ont leurs parents dans l'Étrurie centrale, notamment les vases osseaux de forme et d'ornementation très-caractéristiques.

---

[1] Voir Gozzadini. Intorno ad alcuni sepolcri scavati nell arsenale milit. di Bologna.

[2] Note de M. Brogi directeur du musée de Chiusi (Revue arch. Sépultures à incinération de Poggio Renzo etc. par M. Bertrand. tirage à part p. 5).

[3] De Rouge. Extrait d'un mémoire sur les attaques dirigées contre l'Égypte par les peuples de la Méditerranée etc. (Revue archéol. 1867 tav. XVI. p. 30-35 et 80-103. Chabas. Étude de l'antiq. hist. p. 201 et suiv.

Digitized by Google

On en a déjà noté à Cortona, à Chiusi, à Orvieto, à Cacre et aussi dans le Latium[1]. Voudra-t-on les attribuer aux Pélasges parceque il y a de l'analogie d'ornementation avec des vases grecs, qu'on rapporte à un art pélasgique? Mais cette analogie ne prouve-t-elle pas un motif suffisant d'une la communion d'origine des Pélasges et des Étrusques, qui remène leur art à une source commune?

Quels sont chez nous les monuments certes pélasgiques, pour faire des rapprochements? Les constructions cyclopéennes; et pour cet-ce que celles-là peuvent donner des termes de comparaisons? Mais les monuments absolument étrusques offrent bien un point de départ pour faire des confrontations. Et si tous les monuments, désormais nombreux, qui se rapportent à l'époque et au type de Villanova fussent pelasgiques, on sait, quels sont les monuments des premiers temps des Étrusques? de ces Étrusques dont la domination et la puissance étoient si développées au XIV^ème^ siècle avant notre ère, qu'ils pouvaient faire de lointaines expéditions de guerres maritimes? Certes, ces monuments ne doivent pas être tels que ceux du plus bel âge de la civilisation etrusque, influencée en non par le fécond hellenisme de ces monuments, dis-je, qui ont toujours appelés etrusques et qui ne remontent pas à un âge comparativement très-haut, n'est-a-dire pas au-delà du IX^ème^ siècle avant notre ère.

En rapportant nous du type de Villanova aux Pélasges, ne serait-ce donc pas créer une lacune artificielle entre les Étrusques du grand empire et ces Pélasges dans laquelle il n'y aurait pas de monuments, et jeter pour ainsi dire un pont par dessus cette lacune afin de rattacher les monuments de deux types dont on a constaté le contact dans l'Étrurie centrale et septentrionale? Car en effaçerait les monuments intermédiaires, soit ceux de l'époque etrusque plus récente, soit ceux des Ombriens où les Ombriens ont précédé immédiatement les Étrusques, comme c'est le cas dans l'Étrurie circumpadane. Puisque si les Etrusques comme dit M. le Comte Conestabile de bien bonne heure se sentirent en force de franchir les Apennins du côté du Nord, et après avoir repoussé et chassé les Ombriens des différentes villes des contrées diverses dont ceux-ci étaient en possession dans les plaines de l'Émilie et de la Lombardie, ils parvinrent à y établir, à l'instar de l'organisation de l'Étrurie centrale, une dernière fédération de douze états dont Felsina (l'ancienne Bologne) était le centre le plus considerable et Atria et Spina (la ville pelasgique) les entrepôts

[1] Conestabile. Sovra due dischi ecc. p. 27; 29. Bertrand. Sépultures à incinération etc (Revue archéol. 1870) De Rossi. Rapporto sugli studi e sulle scop. palcoeti. nel bosco della compag. romana. Ceselli. Dell arte ceramica primitiva nel Lazio. Ergerm. et Lubbock. Notes on bat-urns and other objects from Marino near Albano in the province of Rome.

maritimes sur l'Adriatique[1] ». Ainsi donc si on ne voulait pas rapporter aux anciens Étrusques les monuments de Villanova et les autres de ce type là des plaines de l'Émilie et de la Lombardie, on devrait les rapporter aux Ombriens. Mais alors on reculerait ces monuments au-delà de l'époque qu'on leur est assignée.

La chronologie pourrait-elle donc venir au secours pour nous tirer de ce labyrinthe? Voyons. À quel temps est rapportée la nécropole de Villanova, qui par son antiquité semble primer sur les autres sœurs-génératrices? Selon M. Conestabile il ne faut pas accepter comme nous l'avons déjà vu, l'assignation au VII^ème^ siècle avant J. C. faite par M. Brizio; mais se tenant à la plus grande probabilité on ne devra pas faire descendre plus bas que le X^ème^ siècle la nécropole de Villanova, qui représente, dit-il bien franchement la première période *étrusque-italique*[2].

Et en quel temps les Étrusques, franchissant les Apennins, chassèrent-ils les Ombriens des plaines de l'Émilie et de la Lombardie, et y établirent-ils une fédération de douze états étrusques, dont Felsina était le centre le plus considérable? M. le Comte Conestabile nous le dit[3]: « Certainement pas au dessous du XII^ème^ siècle avant J. C., mais pour mon exemple je serais même porté à le reculer davantage ». Ainsi donc si on peut croire que ces pays-ci étaient habités par les Étrusques, après en avoir chassés les Ombriens, deux siècles ou moins avant l'âge de la nécropole de Villanova, je ne vois pas pourquoi on devrait rapporter celle-ci aux Pélasges ou aux Ombriens, plutôt qu'aux Étrusques.

Une autre donnée chronologique n'est pas à négliger. La grande nécropole de la Chartreuse de Bologne, qui a un caractère si évidemment étrusque, ne présente pas dans son ensemble des monuments assez archaïques pour la faire remonter au-delà du troisième siècle de Rome, quoique quelques tombeaux isolés et leur pareils soient de l'époque de Villanova[4]. Il resterait donc une lacune de sept siècles environ entre la susdite nécropole et le commencement

[1] Conestabile. Sur les anciennes immigrations etc. (Compte rendu du Congrès internat. de Bologne p. 190)

[2] « Ond'è che i monumenti che non portano la arme di qual cantamento di cose, come sarebbe appunto Villanova, che ci rappresenta così schiettamente quello primo periodo etrusco italiano che sovra accennai, non possono lasciarmi a meno avviso al VII secolo avanti C., come per quella necropoli vorrebbe il Brizio, ma io dovrò in ordine ad esso tenere forma bensì che altrove già dissi, una data molto superiore, e che stando del lato della maggior probabilità non dovrem far discendere al di sotto dei decimi secoli avanti l'era volgare » Conestabile. Sovra due dischi ecc p. 67

[3] Conestabile. Sur les anc. immigr. etc (Compte rendu du Congrès internat. de Bologne p. 190)

[4] Brizio. Bullett. di corr. arch. 1872 p. 210

du la [illegible]ion de l'Étrurie septentrionale. Mais cette lacune serait déjà en partie remplie par les tombeaux de M. le Comte Malvasia[1], par les quelques uns de la Chartreuse[2] par les contenus de MM. Arnaldi et Bellucci aux alentours de la Chartreuse, si leurs nos tombeaux du type de Villanova fussent attribués aux anciens Étrusques. Cette lacune sera probablement diminuée par d'autres trouvailles qu'on fera entre la Chartreuse et Bologne et semble devoir être comblée par les tombeaux de l'Arsenal que l'on peut rapporter au IIIème siècle de Rome; et qui présentent le point de jonction entre l'époque de Villanova et celle de l'âge splendide des Étrusques.

Du reste si les savants s'amusement pour rapporter aux anciens Étrusques et à leur art primitif la nécropole de Villanova et les autres du même type ce ne serait que confirmer le jugement explicite donné jadis par M. le Comte Conestabile, par ce savant archéologue ce illustrant les tombeaux de Vadena et mettant en évidence les rapports qu'ils ont avec les monuments de Villanova écrivait[3]: « Su di che un primo luogo è da osservare come per l'opportuno raccontro che troviamo nulla serva di essi oggetti (di Vadena) non altri di regolare circumpadana (di Villanova) già edita o declarata dal Conte Gozzadini sinora salato portato a rifiorire al popolo medesimo popolo che in Etrusia come indubitamente appare dall'epigrafe che riscontriamo sovra una delle lastre orizzontalmente posta ad uno di tutto il esse tombe (di Vadena). In quanto a una sufficiente sono [illegible] justes non esserve, per l'etruscismo di Villanova. »

Supposons pour le moment que la question fut résolue en ce sens-ci nous avouons que quelques savants avaient bien de quoi regretter et trouver embarrassante l'appellation indistincte d'art étrusque, et de peuple étrusque, soit pour l'époque de Villanova que pour celle du bel âge. Mais s'il n'y avait d'autres difficultés que celle-ci on pourrait s'en tirer facilement; on appelerait par exemple paléo-étrusque l'art de l'époque et du type de Villanova, et Proto-Étrusques ces gens-là, à l'instar des Proto-Grecs.

Dans la même supposition les mots de Rouzano, de Ramonte et de l'Étrurie

---

[1] Gozzadini. Di alcuni sepolcri felsinei.

[2] Frizzi. Scavi della Certosa (Bullet. di corr. arch. 1874. p. 145..183).

[3] Savoir. Sur quoi on doit observer d'abord que pour la favorable correspondance que nous trouvons entre la série des objets de Vadena et d'autres de la région circumpadane ou de Villanova déjà publiés et exposés par le Comte Gozzadini nous sommes tout de suite amenés à les rapporter au même peuple qui fut l'étrusque comme il résulte sûrement de l'épigraphe gravée sur une des dalles horizontales placées comme toit sur ces tombeaux. Quant à moi donc je sens et je ne pourrais ne pas l'être pour l'étruscisme de la nécropole de Villanova. (Conestabile. Di alcune scoperte avvenute dal 1850 al 1855 nell agro Irentino Memorie et ann. d. Instit. di corr. arch.. 1856. p. 70-78)

centrale, ainsi que l'épée de Ronzano, seraient conséquemment étrusques, comme il semble résulter aussi de tous les autres rapprochements que j'ai faits ou fait à mesure, et on pourrait reconnaître dans les epées semblables, et dans les mors analogues trouvés au delà des Alpes, l'effet de ce grand commerce transalpin des Étrusques qui est généralement admis notamment par M. Desor en Suisse, par M. Schuermans[7] en Belgique, par MM. Lindenschmit[8] et Virchow[4] en Allemagne, par M. Worsaae[5] en Scandinavie. Quelques savants ont bien fait des réserves quant au temps plus ou moins reculé, et quant à l'irradiation plus ou moins étendue. Mais M. Genthe qui en a indiqué le témoignage par les monuments déterrés en plus de deux cents localités transalpines relève que la démonstration la plus complète et la plus convaincante de la correspondance qui existe entre les objets transalpins de l'époque du bronze et ceux qui ont été trouvés dans les tombeaux étrusques, est le grand et splendide mérite de M. Lindenschmit, et que l'ample région où l'on trouve ensevelis des objets étrusques, s'étendant de la Suisse au Danemarck, et de la Hongrie et de la Valachie jusqu'à l'Angleterre et à l'Irlande, porte à penser, que les moyens de commerce entre les peuples de temps si reculés étant bien restreints, il fallut des siècles pour faire passer les Alpes à une telle quantité d'objets en métal, et pour les répandre en tant de pays. Et cette diffusion porte à supposer que l'importation ne fut pas faite directement par les Étrusques à toutes les tribus du Nord, mais bien par les barbares entre eux. On comprend alors que les différences de style que l'on trouve dans les objets déterrés, peut dériver des changements que l'art étrusque, quoique stationnaire, subit en un si long espace de temps. Aussi le doute que les fabriques de l'Étrurie aient pu suffire à une si grande importation n'aurait plus de valeur, en admettant qu'elle a été faite petit à petit.[6]

M. Genthe rappelle aussi la foire que les Latins, les Étrusques et les Sabins tenaient dans le bois sacré de Féronia au pied du Soracte, et la légende de la supercherie faite par Turyant à Turnus Herdonius, laquelle laisse entrevoir

[1] Le bel âge etc. p. 5—17, et Matériaux etc. 1870–1871 p. 380.

[2] Objets étrusques etc., p. 28 et suiv.

[3] Notamment cinq dissertations dans ses Alterthümer unserer heidnischen vorzeit. À propos de mors en bronze M. le Docteur Lindenschmit m'écrivait le 2e avril 1874: « Depuis quinze ans je suis fermement convaincu que tous les bronzes de cette période, trouvés chez nous, sont importés d'Italie ».

[4] Voir Capellini, VII Congresso internaz. ecc. a Stoccolma, p. 22.

[5] Worsaae (Comptes rendus des Congrès internat. de Bologne, p. 199—200 et de Bruxelles p. 515).

[6] Genthe, Programm etc. p. 15.

Digitized by Google

qu'on y faisoit commerce d'armes. Car Turquin, sans prendre des arrangements précédents, fit réunir une grande quantité d'épées dans les logements de Turnus, pour faire soupçonner par-là celui-ci voulant s'emparer du pouvoir[1].

Les Étrusques, même dans leur décadence politique, avoient de telles fabriques d'armes qu'en l'an 204 avant J. C. Arruzzi put fournir à la flotte de Scipion, en quarante-cinq jours, 3000 boucliers, autant de casques et 50000 lances de trois sortes[2].

Mais pour mon sujet il est plus concluant de reporter quelques lignes du savant archéologue M. Schuermans, qui a très-bien lui-même étudié et développé la question du commerce d'importation des Étrusques[3], et mettre en relief une importante observation de M. Lindenschmit. « Les preuves (de cette importation) dit-il, n'ont pas tardé même à s'accumuler; elles ont aussi notamment qu'on a trouvé d'une part sur le bord du Rhin, une poignée d'épée en bronze, que naguère on auroit appelée celtique, et d'autre part en Italie un canule exactement du même modèle[4]».

Voici les considérations que je soumets aux savants et particulièrement à M. le Comte Conestabile, c'est à eux qu'il appartient d'en juger.

[1] Genthe. Programm etc. p. 8, à l'appui de T. Live. I. I. ch. 51. 2.
[2] Genthe. Programm. etc. p. 10, à l'appui de T. Livii, I. XXVIII. ch. 45. 46.
[3] Schuermans. Objets étrusques découverts en Belgique. p. 28 et suiv.
[4] Schuermans. Objets étrusques etc. p. 31, qui cite Lindenschmit. h. I. 3. I. taf. II. 10-12. Aujourd'hui ce moule est au musée de Munich, comme j'ai déjà noté.

# Tableau comparatif par M.r le

| Numéro d'ordre | | Mesures en millimètres | G. Gaddi<br>Gisenti des ossements du Comte Malvezzi |
|---|---|---|---|
| 1 | Portion de dent molaire supérieure gauche — Distance entre la 1re molaire et le nom (trouaison incisive) | Millim | |
| | Longueur totale des trois premières molaires | » | 91 |
| | Longueur de la 1re molaire | » | 30 |
| | » 2e molaire | » | 29 |
| | » 3ème molaire | » | 27 |
| | Largeur de la 1re molaire | » | 24 |
| | » 2e molaire | » | 26 |
| | » 3ème molaire | » | 27 |
| 2 | Portion de dent molaire supérieure de droite appartenant au même individu — Distance approximative entre l'alvéole de la 1re dent molaire mutilée entre et le coin | » | 72 |
| 3 | Humérus gauche — Largeur de l'extrémité articulaire inférieure comprenant la trochlée et le condyle | » | 00 |
| | Hauteur ou diamètre vertical de la face antérieure de la trochlée | » | 28<br>10 |
| | Hauteur ou diamètre vertical du condyle | » | 27<br>17 |
| 4 | Portion de radius et de cubitus — Diamètre majeur de la face articulaire supérieure | » | 47 |
| | Diamètre mineur de la même face près de la saillie interne (apophyse coronoïde) | » | 21-22 |
| | Longueur du radius | » | 0 |
| | Largeur du centre de la diaphyse | » | 25-26 |
| 5 | Fragment de cubitus droit — Distance entre la tubérosité olécrânienne et la superficie articulaire radiale intérieure | » | 77-78 |
| | Diamètre transversal de la superficie articulaire cubitale | » | 47-45 |
| 6 | Os du carpe de droite — Hauteur de l'uniforme (os extérieur du 2e ordre) | » | 21 |
| | Hauteur du grand os (os moyen du 2e ordre) | » | 18 |
| 7 | Métacarpe de droite — Longueur | » | 210 |
| | Métacarpe — Largeur de l'extrémité articulaire supérieure | » | 50-51 |
| | » » » » inférieure | » | 46 |
| 8 | Première phalange de droite antérieure — Longueur | » | 77 |
| | » » » largeur de l'extrémité articulaire supérieure | » | 46 |
| | » » » » » » inférieure | » | 44 |
| | » » largeur du centre de la diaphyse | » | 37 |
| 9 | Deuxième phalange de droite antérieure — Longueur | » | 28 |
| | » » » largeur de l'extrémité articulaire supérieure | » | 54 |
| | » » » » » » inférieure | » | 47 |
| 10 | Troisième phalange de droite antérieure — Diamètre majeur de la face articulaire supérieure | » | 50 |
| | Idem Diamètre mineur de la même face entre les deux cavités glénoïdes | » | 24 |
| 11 | Fragment de fémur de gauche — Diamètre transversal postérieur de la crête sous-trochantérienne ou trochantin | » | 72 |
| | Distance entre la crête sous-trochantérienne et le marge de la fosse sous-cervicale | » | 83 |
| 12 | Fragment de tibia de droite — Largeur de l'extrémité articulaire inférieure | » | 66 |
| 13 | Portion d'Os de droite — Diamètre horizontal de la cavité acétyloïde | » | 61 |
| | Distance entre la crête sus-cotyloïde et le marge de la cavité cotyloïde | » | 50 |
| | Longueur du trou ovale | » | 65 |
| 14 | Fragment de côte (race grande) | | |
| 15 | Fragment de côte (race moyenne) | | |

Digitized by Google

# Prof. GADDI *(traduction)*

| Prof.r Canestrini | | Prof.rs Strobel et Pigorini | | | G. Gaddi | | | OBSERVATIONS | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Cheval des terramares adulte | Cheval récent | Cheval des terramares mineur | Cheval des terramares majeur | Vivari | Cheval récent jeune | Cheval récent adulte | Ane récent | | |
| — | — | — | — | — | 90-95 | 105-115 | 75 | | |
| 83 | — | — | — | — | 85 | 100 | 72-75 | | |
| 30 | — | — | — | — | 29 | 39 | 30 | | |
| 27,5 | — | — | — | — | 28 | 30-31 | 23 | | |
| 25 | — | — | — | — | 27-30 | 30 | 21-23 | | |
| 25 | — | — | — | — | 20-22 | 25 | 18-20 | | |
| 24 | — | — | — | — | 24 | 28-30 | 21-24 | | |
| 25 | — | — | — | — | 26 | 28-29 | 24 | | |
| — | — | — | — | — | 88-112 | — | 72 | Cheval Poney race écossaise | |
| 67-70,5 | 70,2 | — | — | — | 72 | 67-86 | — | » | 48 |
| 31-35 | 41 | — | — | — | 30-41<br>40-41 | 32-43<br>43-47 | — | » | 23 |
| 49,0 | 50,0 | — | — | — | 25<br>45 | 128/50<br>53-56 | — | » | 25 |
| 65,0 | 73,3 | — | — | — | 73-74 | 80-90 | — | » | 50 |
| 28,0 | 35,0 | — | — | — | 30 | 40-41 | — | » | 20-21 |
| — | — | 327 | 345 | 375 | 335 | 308 | — | » | 210 |
| — | — | 32 | 42 | 38 | 38 | 38-40 | — | » | 20 |
| — | — | — | — | — | 68 | 78-90 | — | » | — |
| — | — | — | — | — | 41-42 | 49-52 | — | » | — |
| — | — | — | — | — | — | 24/25 | — | » | — |
| — | — | — | — | — | — | 20-21 | — | » | — |
| 210,0-213,0 | 210,0 | 200 | 218 | 214 | — | 230-260 | 202-220 | » | 11 |
| 46,0-47,0 | 53,0 | — | — | — | — | 56-58 | 42-45 | » | 31 |
| 46,0-46,5 | 54,0 | — | — | — | — | 50-50 | 40-41 | » | 31 |
| 57,0 | — | — | — | — | — | 57/59 | 75-76 | » | 51 |
| 58,5 | — | — | — | — | — | 56-58 | 44-45 | » | 32 |
| 46,0 | — | — | — | — | — | 42-49 | 38 | » | 33 |
| 38 | — | — | — | — | — | 38-42 | 30 | » | 21 |
| — | — | — | — | — | — | 42-46 | 30 | » | 23 |
| — | — | — | — | — | — | 64 | 44 | » | 33 |
| — | — | — | — | — | — | 52 | 14 | » | 30 |
| 38,5 | — | — | — | — | — | 55 | 45 | » | 29 |
| 19 | — | — | — | — | — | 33 | 22 | » | 17 |
| — | — | — | — | — | 70-80 | 110 | — | » | — |
| — | — | — | — | — | 75 | 83 | — | » | — |
| 70 | — | — | — | — | 68 | 90 | — | » | — |
| — | — | — | — | — | — | 60 | 50-51 | » | — |
| — | — | — | — | — | — | 60 | 33 | » | — |
| — | — | — | — | — | — | 70 | 62 | » | — |

Bologna Lit. G. Merck

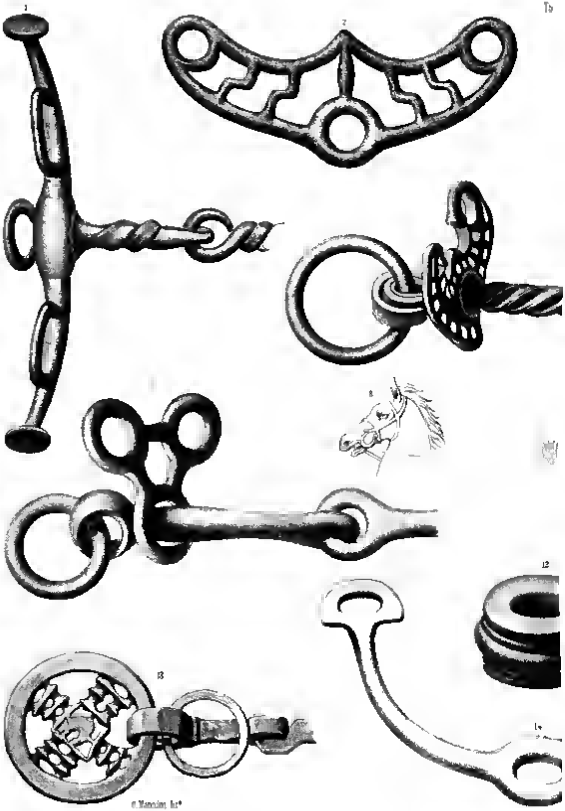
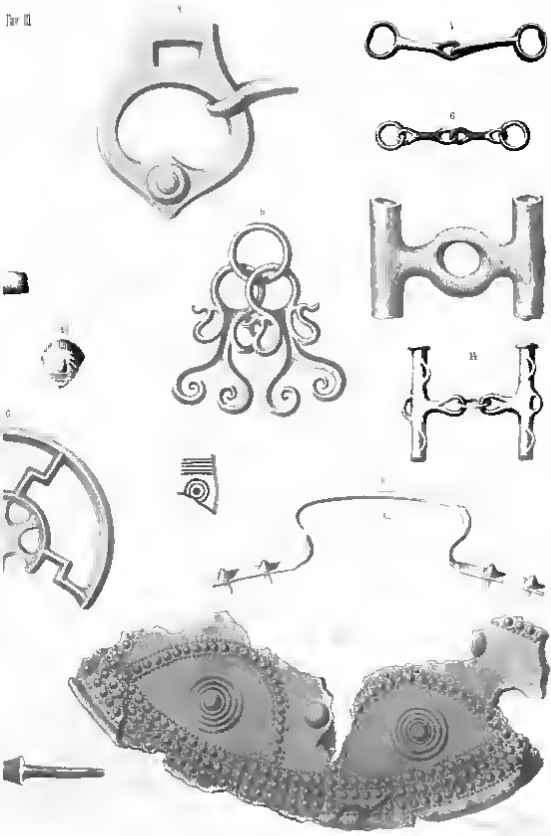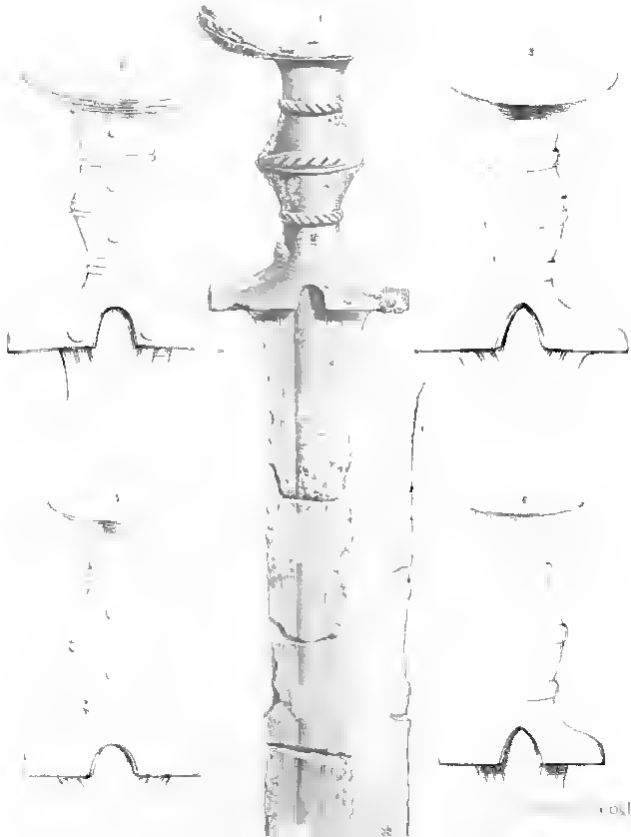
Plate III.